
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01065414 3

L'ÉVASION

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, à la Comédie-Française, le 7 décembre 1896.

PERSONNAGES

LE DOCTEUR BERTRY	MM. PRUDHON.
MONSIEUR BERTRY	PAUL MOUNET.
JEAN BELMONT	RAPHAEL DUFLOS.
LE PÈRE GUERNOCHE	COQUELIN CADET.
LE DOCTEUR LA BELLEUSE	TRUFFIER.
PAUL DE MAUCOUR	LOUIS DELAUNAY.
MONSIEUR LONGUYON	DUPONT-VERNON.
LE DOCTEUR RICHON	JOLIET.
LE DOCTEUR MORIENVAL	ESQUIER.
SÉGARD	CLERH.
UN EMPLOYÉ	FALCONNIER.
BAPTISTE	ROGER.
UN DOMESTIQUE	GAUDY.
UN FERMIER	X.
JUSTIN	X.
LUCIENNE	Mmes LARA.
MADAME DE CATTENIÈRES	REICHENBERG.
MADAME DE BEAUCOURT	MORENO.
MADAME LONGUYON	NANCY-MARTEL.
ROSALIE	AMEL.

Alice

De nos jours, à Paris et en Normandie.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Gaillard, à la Comédie-Française.

L'ÉVASION

ACTE PREMIER

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR BERTRY, UN EMPLOYÉ. *Au lever du rideau, le docteur Bertry, soixante ans, très correct, décoré, corrige une épreuve.*

BERTRY

Il faudra faire tirer cela le plus tôt possible... Pas de coquilles... (*Il relit :*) « M. le Dr Bertry, membre de l'Académie de médecine, professeur libre de neuropathologie, reprendra ses cours à l'Ecole Pratique, le 3 octobre prochain. » Il me semble qu'on pourrait mettre mon nom et mon titre en caractères un peu plus gros... Je ne sais si c'est assez lisible ainsi... (*Il se lève, fait tenir l'affiche à l'employé et se recule pour juger de l'effet.*) Voulez-vous la tenir, je vois mieux... C'est

LA BELLEUSE

C'est ça et ce n'est pas ça... Il y manque je ne sais quoi...

LE DOCTEUR

Eh oui!... ça, c'est insaisissable!... Enfin! avez-vous des nouvelles?...

LA BELLEUSE

Pour?...

LE DOCTEUR

Oui...

LA BELLEUSE

On ne vous a pas trompé... il y aura trois croix de commandeur.

LE DOCTEUR

Il faut savoir à quel ministère elles seront attribuées : si c'est à l'Instruction publique, nous mettrons plus en relief les services que j'ai rendus comme professeur; si c'est à l'Intérieur, nous parlerons surtout de mes autres titres officiels. Mais nous nous occuperons de moi ensuite : déblayons d'abord les affaires de seconde importance. Vous n'avez pas d'avis à me demander?

LA BELLEUSE

Si, cher maître, j'ai un ennui. Un malade que je ne réussis pas à améliorer.

LE DOCTEUR

Cela arrive!

LA BELLEUSE

Evidemment, mais... il veut aller à Lourdes.

LE DOCTEUR

Laissez-le faire.

LA BELLEUSE, *consterné.*

Vous n'y pensez pas... s'il allait guérir !

LE DOCTEUR

Vous trouvez toujours une explication scientifique.

LA BELLEUSE

La suggestion?

LE DOCTEUR

Parbleu... cela répond à tout. Après?

LA BELLEUSE

J'ai Probard... ce client dont je vous ai parlé. Il n'en a plus que pour huit jours.

LE DOCTEUR

Appelez un confrère en consultation, vous dégagerez votre responsabilité.

LA BELLEUSE

Mais... Probard est un homme presque célèbre...

LE DOCTEUR

Appelez-en deux.

LA BELLEUSE

Oui... A la salle Sainte-Thérèse, le numéro quatre est encore dans le même état.

LE DOCTEUR

Avez-vous tout essayé?

LA BELLEUSE

Tout.

LE DOCTEUR

Même de ne rien faire?

LA BELLEUSE

Même de ne rien faire... Nul de nous ne peut dire ce qu'elle a.

LE DOCTEUR, *après un soupir.*

Nous ne le saurons qu'à l'autopsie. Attendons.

LA BELLEUSE

En supprimant tout traitement?

LE DOCTEUR

Non. Il ne faut jamais avoir l'air de se désintéresser d'un malade. Ce serait une erreur. Erreur regrettable. Faites n'importe quoi, mais faites quelque chose. C'est tout?

LA BELLEUSE

Je ne vois plus rien.

LE DOCTEUR

Alors, occupons-nous de moi... (*La Belleuse s'assied.*) La statistique des malades traités à la clinique?

LA BELLEUSE

Moins bonne que l'année dernière.

LE DOCTEUR

Dans ce cas, nous n'en parlons pas.

LA BELLEUSE

C'est ce que j'ai pensé.

LE DOCTEUR.

Ma biographie... voyons... (*Il lit un moment à voix basse.*) N'est-ce pas un peu trop, ceci : « Le docteur Bertry est une des célébrités médicales du siècle ! ! ! »

LA BELLEUSE, *prenant la plume.*

Mon Dieu... on peut mettre de ces vingt dernières années...

LE DOCTEUR, *l'arrêtant.*

Je m'en rapporte à vous ; vous comprenez, moi, je suis mauvais juge.

LA BELLEUSE

Alors, nous mettons ces vingt dernières années ?

LE DOCTEUR, *l'arrêtant encore.*

Attendez... c'est à vous de voir... Bah! laissons ce qui est, allez!... Ah! il faut modifier ce passage : « La renommée du docteur Bertry date de 1866... Alors petit médecin à Compiègne, il eut la bonne fortune de soigner et de guérir une des dames de la Cour, madame de X... Cette cure merveilleuse lui attira l'estime et l'amitié de l'empereur, qui le nomma... etc... »

LA BELLEUSE

Ce n'est pas exact ?

LE DOCTEUR

Si. C'est la forme qui est mauvaise. Ecrivez : (*Il dicte en marchant.*) « En 1866, le docteur Bertry, bien qu'habitant Compiègne, avait déjà acquis une renommée telle, qu'une des dames de la Cour impériale... de la Cour impériale, madame de X..., eut recours à ses soins. Un point. — Le docteur Bertry la guérit, et l'empereur ayant appris cette cure merveilleuse... cette cure merveilleuse, le fit venir à Paris. — Le... célèbre médecin, — on peut dire le célèbre médecin ? — faisant violence à ses opinions politiques, alla où le devoir l'appelait... » (*Il est arrivé tout près de La Belleuse et lit par-dessus son épaule.*) Ça y est?... Bien !... Voyons la suite. « Pendant l'épidémie, il exposa mille fois sa vie, en compagnie du docteur Miron. » Effacez : « en compagnie du docteur Miron », ça aurait l'air d'une réclame. (*Il efface.*)

LA BELLEUSE

Le reste est consacré à vos travaux sur l'hérédité.

LE DOCTEUR.

Ah !... je me demandais si vous les aviez oubliés... Lisez.

LA BELLEUSE, *lisant.*

« Mais ce qui constitue avant tout l'œuvre du docteur Bertry, ce sont ses travaux considérables sur l'hérédité. Allant plus loin que les Lucas, les Morel, les

Galton, Bertry a montré l'invincible force de ces lois, immuables désormais. Ses divers ouvrages sur cette question représentent le fruit de trente années de labeur ininterrompu. »

LE DOCTEUR, *qui est revenu près de La Belleuse.*

Mettez en renvoi : « Douze volumes chez Alcan. »... Vous parlez de mes nombreuses communications à l'Académie ? (*La Belleuse écrit.*)

LA BELLEUSE

Oui.

LE DOCTEUR

Et aux journaux ?

LA BELLEUSE

Non.

LE DOCTEUR

Ecrivez : (*Il dicte.*) « Les journaux politiques eux-mêmes apprécièrent, dans les termes les plus élogieux, les découvertes du savant, car le docteur Bertry ne dédaignait pas de se prêter aux interviews. » (*Parlé.*) Attendez... cette phrase pourrait être mal interprétée... oui... ajoutez : (*Il dicte.*) « Et cela, non en vue de rechercher une vaine réclame dont il a horreur... dont il a horreur, mais poussé uniquement par le désir de répandre la vérité !... » (*Parlé.*) Après ?

LA BELLEUSE, *lisant.*

« Le docteur Bertry a fait de l'hérédité sa chose

propre ; il a recueilli, sur ce sujet, les observations les plus nombreuses et les plus probantes... Là où ses illustres prédécesseurs n'avaient produit que de timides suppositions, il a, lui, formulé des principes, établi des certitudes. »

LE DOCTEUR

C'est très bien.

LA BELLEUSE

La suite a rapport...

LE DOCTEUR

Voyons. (*Il lit, puis riant.*) Hé ! hé ! mon jeune ami, vous ne vous êtes pas oublié...

LA BELLEUSE, *se levant, rougissant.*

Moi?

LE DOCTEUR

Oui, vous. (*Lisant.*) « Avec le concours du jeune et actif docteur La Belleuse, son dévoué secrétaire et collaborateur... »

LA BELLEUSE

J'ai cru...

LE DOCTEUR

C'est bon... Vous avez donc envie de quelque chose?

LA BELLEUSE

Mon Dieu !... (*Désignant sa boutonnière.*) Je n'ai, vous le savez, que des ordres étrangers... Et j'ai pensé que la même promotion qui donnerait la cravate rouge

au maître apporterait peut-être, à l'humble disciple, un tout petit bout de ruban... de la même couleur.

LE DOCTEUR

On verra.

LA BELLEUSE

Je prépare, à l'appui de vos théories, un recueil d'observations sur l'hérédité. Vous n'en avez pas rassemblé de nouvelles ?

LE DOCTEUR

Si. Je viens précisément d'envoyer à ma nièce, pour qu'elle les transcrive, trois notes à ce sujet... Des observations!... Il n'en manque pas !

LA BELLEUSE

Certes ! Il faudrait être fou, après vos admirables travaux, pour douter encore... et selon le mot d'Auguste Comte, les morts ont sur nous plus d'action que les vivants.

LE DOCTEUR.

C'est cela même... Alors, vous allez vous occuper de tous ces petits détails... Écrivez-moi et je tâcherai d'obtenir quelque chose pour vous...

LA BELLEUSE

Cher maître !...

LE DOCTEUR, *négligemment.*

Ce sera une excellente entrée en matière pour parler au Ministre de... Ah ! dites-moi ?... Si vous alliez tout de suite vous informer pour l'attribution des croix ?

LA BELLEUSE

J'y cours et je reviens.

LE DOCTEUR

C'est cela. (*La Belleuse sort.*) C'est un très gentil garçon.

SCÈNE III

ROSALIE, LE DOCTEUR BERTRY. *Le docteur, resté un moment seul, range ses papiers, va à la glace qui est au-dessus de la cheminée, à gauche. Il s'y contemple, se tire la langue, se tâte le pouls. Il sonne, puis il s'asseoit sur le canapé voisin. Il réfléchit et pousse un profond soupir. Il sonne. Rosalie paraît.*

LE DOCTEUR

Ma potion. (*Rosalie sort.*) Et j'enseigne le moyen de guérir les autres !

ROSALIE, *revenant avec un verre sur un plateau.*

...Monsieur ne va pas mieux ?

LE DOCTEUR, *avec humeur.*

Si... Et puis je vous ai déjà dit que je n'aime pas qu'on me parle de ma santé... Vous criez cela !.. Vous voulez donc que tout le monde sache... Il n'y a qu'à vous et à mon frère que j'ai dit mon mal... Je vous le répète une fois de plus : Je ne veux pas que d'autres... (*Il boit.*)... Oui, j'ai passé une mauvaise nuit, là... Vous êtes contente?

ROSALIE, *s'excusant.*

Mais, monsieur...

LE DOCTEUR

C'est bien. Vous avez remis mes notes à mademoiselle ?

ROSALIE

Oui, monsieur... Mademoiselle a terminé le travail que monsieur lui a donné hier.

LE DOCTEUR

Bon !

ROSALIE

Est-ce que je pourrais dire un mot à monsieur sans le déranger ?

LE DOCTEUR

Faites.

ROSALIE

C'est toujours pour mon pauvre mari. Puisque les médecins ne peuvent plus rien pour lui...

LE DOCTEUR

Eh bien ?

ROSALIE, *hésitante.*

Monsieur... Monsieur ne connait pas le père Guernoche ?

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ROSALIE

C'est un ancien berger de mon pays... d'Ebreville,

où nous allons... On m'a dit qu'il avait un secret et un élixir pour guérir toutes les maladies. (*Le docteur hausse les épaules.*) Alors, j'ai envie de lui amener mon pauvre Justin.

LE DOCTEUR

Vous ferez ce que vous voudrez, mais je vous préviens que Justin sera mort avant d'arriver à Ébreville.

ROSALIE

Si je savais cela!...

LE DOCTEUR

Essayez...

ROSALIE

C'est que Justin lui-même le désire. Il est convaincu que le père Guernoche le guérirait. Hier, lorsque je lui ai dit que nous allions à Ébreville, il m'a demandé si je l'emmenais; je n'ai pas osé lui dire non, et ce matin, il allait déjà mieux !

LE DOCTEUR.

Comme médecin, je vous défends de faire voyager votre mari... (*Entre M. Bertry.*) Voici mon frère, laissez-nous. (*Rosalie sort.*)

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, MONSIEUR BERTRY

M. BERTRY, 53 *ans.*

Comment vas-tu ?

LE DOCTEUR, *après avoir regardé autour de lui et à mi-voix.*

Toujours la même chose.

BERTRY

La nuit ?

LE DOCTEUR

Mauvaise !

BERTRY

Pauvre vieux ! Enfin, qu'est-ce que tu as ?

LE DOCTEUR

Moins ignorant des choses de la science, tu saurais que les maladies des médecins sont presque toujours des maladies exceptionnelles.

BERTRY

Et si c'était un client qui fût affligé de ton mal?

LE DOCTEUR

Eh ! Si c'était un client, je serais bien forcé de trouver un nom à son cas... et je lui donnerais de l'espérance dans sa guérison... je le tromperais — mais je ne puis pas me tromper moi-même...

BERTRY

Si tu voyais un médecin?

LE DOCTEUR

Tu es bête.

BERTRY

Pourquoi pas ?

LE DOCTEUR

On se moquerait de moi.

BERTRY

Tu sais mon opinion sur la médecine, je n'y crois pas... seulement, comme toi, tu es bien forcé d'y croire, je pensais...

LE DOCTEUR

C'est bon... As-tu trouvé un nouveau régisseur ?

BERTRY

Non.

LE DOCTEUR

Le bon docteur Richon est allé en voir un... Ça ne te tenterait pas, toi, de te mettre à la tête de cette grande exploitation agricole ?

BERTRY

Moi ?... Alors, tu crois que parce que j'ai été jadis industriel, je puis m'improviser agriculteur, à mon âge ?... Pourquoi n'y envoies-tu pas ton beau-fils, à Ebreville ?

LE DOCTEUR

Jean ?

BERTRY

Dame !... les terres sont à lui... il est maladif, cela lui ferait du bien.

LE DOCTEUR

Rien du tout.

BERTRY

Cependant...

LE DOCTEUR, *très supérieur.*

Allons ! allons ! tu n'as pas la prétention de discuter avec moi, je suppose ? Je crains bien que rien ne puisse désormais sauver Jean de sa mélancolie.

BERTRY

Pourquoi ?...

LE DOCTEUR

Lorsque j'ai épousé sa mère, il n'avait que deux ans et, tu t'en souviens, elle est morte peu de temps après notre mariage. J'ai donc élevé Jean, il a grandi sous mes yeux. Je sais de quel mal il est atteint.

BERTRY

Lequel ?

LE DOCTEUR

Jean appartient à une famille où l'hypocondrie et le suicide sont héréditaires.

BERTRY

On ne peut pas guérir de ça ?

LE DOCTEUR

Si, mais c'est bien rare. J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai voulu le distraire, le mettre au grand air ; je l'ai envoyé au collège, en province, par acquit de conscience, et sans succès, naturellement. Lorsqu'il a eu vingt-cinq ans, j'ai employé les grands moyens.

BERTRY

Tu m'effraies.

LE DOCTEUR

J'ai fait appel à toute son énergie, puis je lui ai raconté la vie de son père, je lui ai dit la terrible ascendance qui pesait sur lui, je lui ai donné mes livres à lire, afin que, connaissant le danger, il se décidât à se secouer, à réagir. Il a été plus triste après qu'avant.

BERTRY

Ça ne m'étonne pas !

LE DOCTEUR

Tu te rappelles bien... c'est au moment où il s'est amouraché de ta fille... (*Après une réflexion.*) En y réfléchissant, il y aurait là, en effet, une raison de l'éloigner.

BERTRY

Oh ! tu peux être tranquille... Jean est d'une timidité si grande que jamais il ne dira un mot à Lucienne sur ce sujet. D'ailleurs, il la fuit, et leur attitude est celle de deux étrangers. Il s'est jadis confié à moi et je t'ai dit son secret, que j'étais seul à connaître avec lui. Lorsqu'il a su que tu t'opposais à ce mariage... au nom de la science...

LE DOCTEUR

Oui, au nom de la science.

BERTRY

Il s'est incliné et moi aussi.

LE DOCTEUR

C'est heureux !

BERTRY

Il a essayé de voyager.

LE DOCTEUR

Et il nous est revenu ici aussi sombre qu'avant son départ.

BERTRY

Oui... Tu n'as pas changé d'avis au sujet de cette union?...

LE DOCTEUR

Je n'ai pas changé d'avis...

BERTRY.

Tout de même... il faut que tu soies bien sûr de toi pour accepter de semblables responsabilités. .

LE DOCTEUR

Je les accepte, et sans la moindre inquiétude.

BERTRY

Voici le docteur Richon ! (*Entre le docteur Richon.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DOCTEUR RICHON, *vieux médecin de province, cravate blanche, mais rien de ridicule.*

LE DOCTEUR

Eh bien, mon ami ?

RICHON

Je n'ai trouvé personne... mais j'ai une idée... Pour quoi Jean ne se chargerait-il pas lui-même de... Je vous demande pardon de l'appeler simplement Jean... Je l'ai vu venir au monde, c'est le cas de le dire...

LE DOCTEUR

Jamais Jean ne voudra...

RICHON

Ce serait excellent pour sa santé.

LE DOCTEUR

D'accord! (*Il frappe sur le timbre.*) Mais vous allez voir. (*A Rosalie.*) Priez M. Jean de venir me parler. (*Rosalie sort.*)

RICHON

Je serai heureux de lui serrer la main... Voilà plus de trente ans que j'exerce à Ébreville, où il est né. C'est un peu moi qui l'ai élevé... j'étais le médecin de son père et de sa mère, hélas!... (*Entre, par la droite, Jean, 28 ans, très triste.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN

JEAN

Bonjour, mon cher docteur.

RICHON

Bonjour, mon cher enfant... (*Poignées de main.*)

LE DOCTEUR

Assieds-toi. Nous voici tous les trois : ton oncle, M. Richon et moi, qui t'aimons bien, Jean. Nous parlions de toi... et nous nous demandions pourquoi tu ne t'occuperais pas toi-même de gérer tes biens d'Ébreville.

JEAN

Moi ?

RICHON

Oui.

JEAN

A quoi bon ?

BERTRY

Mais, nom d'un petit bonhomme, je comprendrais si vous profitiez de la vie de Paris !

JEAN

Vous la trouvez gaie, vous ?

BERTRY

Certainement.

RICHON

Si elle ne vous plaît pas, pourquoi refusez-vous de venir là-bas ?... Vous auriez meilleur air qu'ici. . Votre santé s'améliorerait, j'en réponds. N'est-ce pas, cher maître ?

LE DOCTEUR

Évidemment. De plus, c'est très bien porté, maintenant, d'être gentilhomme terrien... On chasse, on monte à cheval... Ébreville n'est qu'à une petite heure de Dieppe.

BERTRY

Ça ne vous dit rien ?

JEAN

Pourquoi voulez-vous que je me donne ce tracas ?

RICHON

Pour sauvegarder votre fortune.

BERTRY

Parbleu !...

JEAN

Oui... vous avez raison, je sens que je devrais suivre vos conseils, mais je n'ai pas la force de le vouloir... Et puis, il me restera toujours assez pour vivre comme il me convient... Alors, à quoi bon ?

BERTRY

A quoi bon ? C'est votre réponse à tout... Alors, à quoi bon vivre ?

JEAN

Je me le demande.

RICHON

Vous vous rendrez malade.

JEAN

C'est fait.

RICHON

Très malade.

JEAN

Tant mieux !

BERTRY

Eh bien ! elle est joyeuse, la jeunesse d'aujourd'hui. Vous êtes le dernier romantique, mon cher, et vous parlez comme un héros de Chateaubriand... Mais remuez-vous donc, riez donc !

JEAN

Vous croyez que cela m'est possible ?

BERTRY

Il n'y a qu'à vouloir.

RICHON

Si vous aviez confiance en votre guérison, vous guéririez.

JEAN

Je suis triste de naissance comme d'autres sont bossus... Ils auraient beau vouloir devenir droits... Ils n'y parviendraient pas !

LE DOCTEUR

Vous voyez, mon cher Richon, il n'y a rien à faire... Restez-vous quelques jours à Paris ?

RICHON

Non. Je rentre ce soir... J'ai deux jeunes Ébrevillois qui demandent à voir le jour.

LE DOCTEUR

Vous serait-il agréable d'aller visiter ma clinique?

RICHON

Avec grand plaisir.

LE DOCTEUR

Voici ma carte. Mon secrétaire, le docteur La Belleuse, vous servira de cicérone... Au revoir, mon bon Richon. (*Salutations. Richon sort.*)

BERTRY

Une voiture... C'est madame de Catteniѐres.

LE DOCTEUR

Je me sauve... Elle me demanderait une consultation... Reste là, Jean... et toi, préviens Lucienne. (*Il sort.*)

JEAN, *à Bertry.*

Vous me laissez?... Restez un moment.

BERTRY

Est-ce que vous avez peur d'être seul avec madame de Catteniѐres?

JEAN

Presque. (*Entre madame de Catteniѐres.*)

SCÈNE VII

JEAN, MONSIEUR BERTRY, MADAME DE CATTENIÈRES *puis* MONSIEUR *et* MADAME LONGUYON

MADAME DE CATTENIÈRES

Bonjour, monsieur Bertry... monsieur Jean. (*Salutations.*) Que je suis contente de vous voir!... Et Lucienne... elle va bien?... tant mieux, tant mieux!... Moi, je n'en puis plus... Merci! Heureusement, voici bientôt l'époque du départ pour la mer. Je ne sais pas si je pourrai aller jusqu'au bout... Il faut que je vous fasse le récit de ma journée.

BERTRY

Je vais aller chercher Lucienne, qui serait désolée de ne l'avoir pas entendu... Vous permettez?

MADAME DE CATTENIÈRES

Faites donc... M. Jean me tiendra compagnie.

BERTRY

Il en sera ravi. (*Il sort.*)

MADAME DE CATTENIÈRES, *à Jean.*

Est-ce vrai... que vous en serez ravi? Moi, j'aimerais tant causer longuement avec vous!... Vous êtes triste... Oh! ne le niez pas!... les femmes voient ces choses-là au premier coup d'œil... J'ai toujours pensé que vous nourrissiez une grande passion muette...

LE DOMESTIQUE

M. et madame Longuyon ! (*Entrent M. et madame Longuyon ; la femme jeune et jolie.*)

MADAME DE CATTENIÈRES

Cette chère amie !... Bonjour, monsieur... (*Court bavardage près de la porte. Pendant ce temps, Jean est sorti.*) Lucienne va venir dans un moment, asseyez-vous... Nous disions, M. Jean et moi... Tiens, il est parti, le sauvage... Nous parlions des Lombard-Dubois... Vous étiez chez eux, hier ?... Quelle jolie soirée !

LONGUYON

Oui, mais terminée un peu tard.

MADAME LONGUYON

Il fallait rentrer seul.

MADAME DE CATTENIÈRES

Mais oui.

LONGUYON

Pour laisser ma femme avec tous ces blancs-becs ? Non, madame de Cattenières, je ne suis pas un mari de cette trempe-là !

MADAME LONGUYON

Et encore, nous sommes partis avant la fin du cotillon.

MADAME DE CATTENIÈRES

Était-il gai, ce cotillon ?

MADAME LONGUYON

Très gai, n'est-ce pas ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Il est vrai qu'il était conduit par le docteur La Belleuse, le premier meneur de cotillon de l'époque !

LE DOMESTIQUE

M. le docteur La Belleuse. (*Entre La Belleuse.*

LA BELLEUSE

C'est de moi que vous riez ?... (*A Longuyon qui s'est levé.*) Bonjour, Longuyon !

MADAME DE CATTENIÈRES

C'est à propos de vous... Je disais à M. Longuyon que vous devez en avoir, des succès, parmi vos jolies clientes.

LA BELLEUSE, *imitant malgré lui le docteur Bertry.*

Vous faites, madame, une erreur que commettent presque tous les gens du monde. Erreur regrettable. Le cabinet d'un médecin n'est pas un boudoir, je vous assure ; c'est le confessionnal des misères humaines, et lorsqu'on y parle de l'amour, c'est beaucoup moins gai que vous ne l'imaginez... Pour nous, une cliente n'est pas une femme, c'est une malade et voilà tout !

MADAME DE CATTENIÈRES

Je m'excuse. (*Elle reste assise.*)

LONGUYON

Vous êtes un honnête homme, docteur! (*Bas.*) Dites-moi, j'ai deux mots à vous dire... Voici :... ma femme ne veut pas se décider à aller vous voir, bien que je l'en prie... et sa santé m'inquiète... Voulez-vous profiter de cette rencontre pour la sermonner un peu?... Ce serait bien aimable à vous!

LA BELLEUSE

Très volontiers.

LONGUYON, *qui a conduit La Belleuse auprès de sa femme, laquelle s'était un peu détournée.*

Je vous laisse! (*Il retourne auprès de madame de Cattenières, s'excuse, s'accoude à la cheminée, et de là fait des petits signes à La Belleuse, debout au-dessus de la table, près de madame Longuyon.*)

LA BELLEUSE, *à madame Longuyon, à mi-voix.*

Dites donc, Hélène, je vous ai attendue hier toute l'après-midi.

MADAME LONGUYON

Je n'ai pas pu venir.

LA BELLEUSE

Vous ne m'aimez donc pas?

MADAME LONGUYON

Vous savez bien que si!... Vous souriez?...

LA BELLEUSE

Oui, votre mari me fait des signes d'encouragement...

(Le docteur sourit à Longuyon et hoche la tête avec l'air de dire : Soyez tranquille.)

LONGUYON, *à madame de Cattenières.*

Un cœur d'or, ce docteur La Belleuse !

MADAME DE CATTENIÈRES, *qui avait suivi tout le manège le face-à-main aux yeux.*

N'est-ce pas ?

LONGUYON

C'est donc vous, madame, qui faites les honneurs de la maison ?... Je ne m'en plains pas !

MADAME DE CATTENIÈRES

Lucienne va venir.

LONGUYON

Et son père, M. Bertry ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Il doit être auprès de son frère.

LONGUYON

J'ai toujours été surpris que deux êtres aussi différents que le docteur et M. Bertry pussent habiter ensemble. M. Bertry a fait sa fortune dans l'industrie, n'est-il pas vrai ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Il ne l'y a pas faite ; il l'y a refaite, car, à vingt-cinq ans, il avait gaspillé sa part d'héritage.

LONGUYON

Des petites dames ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Non... une seule, d'abord, les autres ne sont venues qu'après !

LONGUYON

Il ne s'est pas rangé ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Au contraire... depuis les belles madames de province, monsieur, jusqu'aux ouvrières de son usine... pouah !

LONGUYON

Don Juan...

MADAME DE CATTENIÈRES

Don Juan fabricant de laines... c'est cela.

LONGUYON

Et sa femme a toujours ignoré...

MADAME DE CATTENIÈRES

Sa femme ?

LONGUYON

Madame Bertry?

MADAME DE CATTENIÈRES

Vous avez connu madame Bertry, vous ?

LONGUYON

Non.

MADAME DE CATTENIÈRES

Madame Longuyon l'a connue?

LONGUYON

Ne la dérangez pas...

MADAME DE CATTENIÈRES

C'est juste. Si vous ne savez rien, mettons que je n'ai rien dit.

LONGUYON

Il y a donc quelque chose ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Rien... Cette chère Lucienne se fait un peu attendre.

LONGUYON

Elle travaille peut-être avec son oncle... On m'a dit qu'elle lui servait un peu de secrétaire.

MADAME DE CATTENIÈRES

Rien de plus juste. Le docteur Bertry adore dicter, et ses derniers ouvrages sur l'hérédité sont écrits tout entiers de la main de Lucienne.

LONGUYON

Quelle charmante jeune fille !

MADAME DE CATTENIÈRES

N'est-ce pas ? Un peu excentrique... Elle tient ça de sa mère.

LONGUYON

Vous la connaissez donc ?

MADAME DE CATTENIÈRES

La mère ?

LONGUYON

Oui.

MADAME DE CATTENIÈRES

Elle est morte !

LONGUYON

Vous l'avez connue ?

MADAME DE CATTENIÈRES, *scandalisée.*

Moi !... Dieu merci, non !... Mais vous ne me ferez pas dire ce que je ne veux pas dire... Lucienne est une des jeunes filles que j'aime le plus.

LONGUYON

C'est un beau parti.

MADAME DE CATTENIÈRES

Certes.

LONGUYON

N'a-t-elle pas dû se marier, il y a quelque temps?

MADAME DE CATTENIÈRES

Avec M. de Maucour.

LONGUYON

Oui.

MADAME DE CATTENIÈRES

Parfaitement... Une indiscrétion bien naturelle a tout empêché.

LONGUYON

Une indiscrétion ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Et M. de Maucour a épousé Alice, la meilleure amie de Lucienne... Mais c'est vieux, tout cela... M. de Maucour et sa femme sont revenus de leur voyage de noces; ils ont même fait une visite à Lucienne qui a été très bien.

LONGUYON

Allons donc!... Il conduit sa femme chez son ancienne fiancée?

MADAME DE CATTENIÈRES

M. de Maucour est un camarade de collége de M. Jean Belmont.

LONGUYON

C'est égal!

MADAME DE CATTENIÈRES

C'est Lucienne qui l'a voulu.

LONGUYON

A propos de ce mariage manqué, vous parliez tout à l'heure d'une indiscrétion...

MADAME DE CATTENIÈRES

Vous allez vous mettre des idées en tête... je vois qu'il vaut mieux que je vous dise tout... (*Très détaillé.*) La mère de Lucienne était une grande cocotte de la fin de l'Empire : il n'y a rien de plus. (*Entre Lucienne.*) Voici Lucienne. (*Elle va à elle.*) Bonjour, ma chérie. Le temps me paraissait bien long, malgré la compagnie

de M Longuyon, un bavard... Vous avez une mine superbe...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LUCIENNE

LUCIENNE, *à madame de Catteniéres.*

Excusez-moi... nous avons dû hâter notre départ pour Ébreville... Bonjour, La Belleuse, ne vous dérangez pas. (*Elle va donner une poignée de main à madame de Longuyon et à La Belleuse.*) Ne vous dérangez pas!... (*Puis elle revient vers madame de Catteniéres.*) Oui, ma chère amie!...

LONGUYON, *sur la pointe des pieds, va vers la table du milieu prendre un album. La Belleuse et madame Longuyon font un mouvement.*

Je regarde les images. (*Il va à la table du fond et s'assied.*)

LUCIENNE, *à madame de Catteniéres.*

C'est ce qui m'a mis en retard... Nous avons là-bas une quantité de braves gens à qui j'apporte des vêtements, des friandises, à chaque voyage... S'ils me voyaient arriver les mains vides...

MADAME DE CATTENIÈRES

Comment, vous vous occupez vous-même de cela?

LUCIENNE, *un peu nerveuse.*

Vous en êtes surprise, hein! Vous n'en revenez pas

que je puisse songer à autre chose qu'à des toilettes, dire autre chose que des frivolités, faire autre chose que flirter!..

MADAME DE CATTENIÈRES

Du tout. Je vous assure...

LUCIENNE

Allons! allons! ne vous en défendez pas... Vous n'êtes pas la seule, allez!... Après tout, vous avez raison... Et quand je fais autre chose, je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Parlons de vous... Votre santé?

MADAME DE CATTENIÈRES

Très mauvaise... Je passe par des alternatives de boulimie et d'anorexie. (*Elles continuent à causer bas.*)

MADAME LONGUYON, *à La Belleuse, se levant.*

Non... je vous dis non... Voyez-vous... cette idée de me partager entre mon mari et vous... cette idée me révolte.

LA BELLEUSE

S'il n'y a que cela...

MADAME LONGUYON

Comment, s'il n'y a que cela!..

LA BELLEUSE

Vous verrez. (*Il va vers Longuyon qu'il prend par le bras. Madame Longuyon va vers Lucienne.*)

LUCIENNE

Alice de Maucour !... Si elle est demeurée ma meilleure amie !... Certainement !... Pourquoi pas ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Et son mari ?

LUCIENNE

Il est également de mes amis, oui, ma chère.

MADAME DE CATTENIÈRES

Vous le saviez, madame Longuyon ?

MADAME LONGUYON

Mais certainement !

LUCIENNE

Il est de mes amis, et si vous restez quelques minutes, vous vous en rendrez compte par vous-même, car je sais qu'ils viendront nous dire au revoir !

MADAME DE CATTENIÈRES

On m'avait raconté...

LUCIENNE

Il y a tant de mauvaises langues !

LA BELLEUSE, *à Longuyon, en l'amenant sur le devant de la scène.*

Mon cher monsieur, j'ai longuement causé avec votre femme.

LONGUYON

Eh bien ?

LA BELLEUSE

Vous avez raison. Sa bonne santé n'est qu'apparente. Elle a besoin de beaucoup de ménagements, beau-coup de mé-na-ge-ments.

LONGUYON

N'est-ce pas ?

LA BELLEUSE

Plus encore que vous ne le supposez. Comprenez-moi à demi-mot. (*Il continue à lui parler bas.*)

LONGUYON

Bien, bien, je vous le promets.

LA BELLEUSE

A la bonne heure ! (*Poignée de main. A Lucienne.*) Je prends congé de vous, mademoiselle, et je vous souhaite un bon voyage...

LUCIENNE

Au revoir... Au revoir. (*La Belleuse sort.*)

LE DOMESTIQUE

M. et Madame de Maucour !

SCÈNE IX

LES MÊMES, ALICE DE MAUCOUR, PAUL DE MAUCOUR, *puis* JEAN. *Alice embrasse Lucienne. Paul lui serre la main et va saluer madame de Cattenières.*

ALICE

Comment vas-tu ?

LUCIENNE

Et toi ?

ALICE

Je suis contente de t'embrasser.

LUCIENNE

Moi aussi.

ALICE

Tu sais que nous allons à Dieppe, cette année.

LUCIENNE

Alors, on se verra.

ALICE

Je crois bien !

LUCIENNE

Ebreville est à trois lieues de Dieppe.

ALICE

Une demi-heure de bicyclette.

LUCIENNE

Tu fais de la bicyclette ?

ALICE

Avec Paul. C'est on ne peut plus amusant.

MADAME DE CATTENIÈRES

Je vous quitte, ma chère Lucienne... Je m'en voudrais de gêner deux aussi bonnes amies.

LUCIENNE

Vous ne nous gênez pas...

MADAME DE CATTENIÈRES

Je plaisante... Je veux tâcher de rattraper le docteur La Belleuse pour savoir s'il comprend quelque chose à ce que j'ai.

ALICE

Vous êtes malade, chère amie ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Je suis tantôt anorexique et tantôt boulimiaque... J'expliquerai cela au docteur... Ne vous dérangez pas. (*Elle sort.*)

ALICE

J'ai peine à croire, en nous voyant toutes deux, que ce soit moi qui soit « madame ». Qui est-ce qui aurait dit que je me marierais la première ?

LUCIENNE

Pourquoi pas ?

ALICE, *légèrement.*

Oh ! ma chère, quand il n'y aurait que l'âge ! (*Un temps.*) Tu ne sais pas ce qu'on m'a dit : que tu avais dû épouser Paul... J'en ai ri !

LUCIENNE

Tu as eu tort, c'est vrai.

ALICE

Pas possible...

LUCIENNE

Mais si...

ALICE

Est-ce que les choses étaient très avancées ?

LUCIENNE

Assez !

ALICE

Tes parents avaient projeté cela ?

LUCIENNE

Non. C'est nous, nous nous aimions.

ALICE

Ah !

LUCIENNE

Il lui aura suffi de te voir, sans doute.

ALICE

Ça aurait suffi, probablement, mais ton mariage était déjà rompu lorsqu'il m'a rencontrée. D'où venait la rupture ?

LUCIENNE

Je ne sais.

ALICE

Ecoute, ma chère Lucienne, laisse-moi te donner un bon avis. Tu as beaucoup d'ennemis, et on te calomnie beaucoup.

LUCIENNE, *élevant un peu la voix.*

Moi... que dit-on ? Je te prie de répéter ce que l'on dit.

ALICE

Ne parle pas aussi haut... Ce n'est pas toi précisé-

ment qu'on calomnie... Et d'ailleurs, ce qu'on raconte est si invraisemblable... Du reste, je n'y ai rien compris... On m'a dit — je te répète cela dans ton intérêt — on m'a dit que si les parents de M. de Maucour avaient refusé de donner suite aux projets de mariage, ce n'était pas à cause de toi...

LUCIENNE

C'est à cause du nom de ma mère, n'est-ce pas ?

ALICE, *embarrassée.*

Pas précisément.

LUCIENNE

C'est bon, je ne savais pas cela et je te remercie de me l'avoir appris.

ALICE

D'ailleurs, tu ne dois pas en éprouver de grands regrets ; car si Paul t'avait aimée réellement, autant que tu le mérites, il aurait fait plus d'efforts pour vaincre la résistance de ses parents. — Mais j'ai l'air de t'accaparer. Tu ne m'en veux pas ?... (*Elle se lève et va vers M. et madame Longuyon.*)

LUCIENNE, *nerveuse.*

Non... Monsieur de Maucour ?

PAUL

Mademoiselle !...

LUCIENNE

Un mot !... Dirait-on pas que vous me fuyez...

PAUL

On m'a fait tenir auprès de vous, mademoiselle, une conduite si indigne, que je m'attendais, de votre part, à des reproches.

LUCIENNE

Bah ! Avec moi ça n'a pas d'importance.

PAUL

Je vous ai bien aimée, Lucienne !

LUCIENNE, *bas.*

Moi aussi, je vous ai bien aimé !

PAUL, *bas.*

Et je vous aime encore... Je vous demande pardon... Je ne devrais pas parler ainsi à une jeune fille...

LUCIENNE

Allez donc ! Allez donc ! Est-ce que je suis une jeune fille comme les autres, moi ?

PAUL

Oui. Et meilleure que bien d'autres. Heureux celui dont vous serez la femme.

LUCIENNE

Ne dites donc pas ce que vous ne pensez pas. D'abord, je ne me marierai jamais.

PAUL

Avez-vous si peur de l'amour ?

LUCIENNE

Mais je n'ai pas dit cela...

PAUL

Vous m'aimez donc? (*Jean entre.*)

LUCIENNE, *éclatant de rire tout haut, puis du même ton que précédemment.*

Vous êtes un fat !... Qu'y a-t-il de nouveau à Paris? Allez-vous au théâtre?

PAUL

Hier, j'ai conduit Alice au Casino des Larbins.

LUCIENNE

Hein?

PAUL

C'est le grand chic... Tout le monde y va... Il y a une file de voitures, chaque soir, je ne vous dis que cela !

LUCIENNE

Qu'est-ce qu'on y voit?

PAUL

Une pantomime : *La Nuit au sérail.*

LUCIENNE

Et c'est?... (*Elle fait claquer ses doigts.*)

PAUL, *la regardant, surpris, souriant.*

Vous vous êtes un peu modernisée depuis six mois.

LUCIENNE

Vous trouvez?... Ça m'a été bien facile, allez.

PAUL

Ah!

LUCIENNE

Oui.

PAUL, *silence embarrassé.*

... Vous me demandiez ? Je ne sais plus quoi ?...

LUCIENNE

Au sujet de cette pantomime... C'est raide ?

PAUL

On ne peut y assister que dans une baignoire.

LUCIENNE

Je regrette de ne pas être mariée... Je m'empresserais d'aller voir ce chef-d'œuvre.

PAUL

S'il n'y avait pas tant de préjugés...

LUCIENNE, *riant, tout haut.*

J'irais avec vous un soir ?

PAUL

Je n'ai pas dit cela.

LUCIENNE

Je l'espère bien.

PAUL

Voulez-vous que nous soyons bons camarades... Lucienne ?...

LUCIENNE, *lui donnant la main.*

Tant que vous voudrez.

PAUL, *gardant la main.*

Vous êtes plus adorable que jamais et je vous aime encore plus qu'autrefois.

LUCIENNE

Et autrement. (*Elle dégage sa main.*)

ALICE, *revenant à eux.*

Je suis désolée de vous interrompre... mais vous savez, mon cher Paul, qu'on nous attend. (*A Lucienne.*) Au revoir, ma chérie, et bon voyage!

LUCIENNE

Alors, c'est entendu, on vous verra à Ébreville?

ALICE

A moins que, par impossible, nous n'allions pas à Dieppe. (*Lucienne les reconduit jusqu'à la porte. M. et madame Longuyon l'y rejoignent et lui disent adieu.*)

SCÈNE X

JEAN, LUCIENNE

JEAN

Vous ne devriez pas vous compromettre ainsi, Lucienne.

LUCIENNE

Et pourquoi ?

JEAN

Vous ne devriez pas, Lucienne, plaisanter ainsi avec

M. de Maucour, ni souffrir qu'il vous parle comme il le fait.

LUCIENNE

Cela ne regarde que moi.

JEAN

Cela regarde aussi vos amis.

LUCIENNE

Je n'en ai pas : j'en ai tant !

JEAN

Vous en avez au moins un véritable.

LUCIENNE

Vous ?

JEAN

Moi.

LUCIENNE

Après tout, c'est peut-être vrai, car je ne vois pas quel intérêt vous auriez à me mentir.

JEAN

Votre conduite afflige mon amitié.

LUCIENNE

Parce que ?...

JEAN

Parce que vous préparez votre malheur.

LUCIENNE

Croyez-vous ?

JEAN

En vous voyant aussi inconséquente, qui donc vous épousera ?

LUCIENNE

Et qui vous dit que je veuille être épousée ?

JEAN

Vous haïssez le mariage ?

LUCIENNE

Je ne le hais pas ; il m'est interdit.

JEAN

Que dites-vous ?

LUCIENNE

C'est vrai, vous ne vous mêlez pas aux cancans mondains. Nous nous sommes peu rencontrés. Vous n'aimez pas causer, vous ne quittez pas votre chambre où votre misanthropie vous enferme ; vous n'êtes à Paris que depuis peu et vous ignorez, sur moi, des choses que tout le monde sait. Eh bien ! soyez donc instruit ! On peut faire de moi sa maîtresse, mais sa femme, jamais. Pourtant, je ne suis pas plus mauvaise que les autres jeunes filles ; je n'étais pas plus pervertie qu'Alice, mon ancienne amie, et M. de Maucour l'a épousée. Mais, par ma naissance, je suis vouée au mal.

JEAN, *ému.*

Par votre naissance !... Expliquez-vous.

LUCIENNE

A quoi cela servira-t-il ?

JEAN

C'est que moi, moi aussi, je suis voué au malheur et non par ma faute.

LUCIENNE

J'ai reçu en naissant un héritage fatal.

JEAN

Je suis écrasé, moi aussi, par un héritage fatal, comme vous dites. Mon père m'a transmis, avec l'existence, la mélancolie dont toute sa vie avait été empoisonnée. Ah ! Lucienne, dites-moi vos peines ; nul, nul mieux que moi ne peut les comprendre.

LUCIENNE

Je porte le poids des fautes de ma mère. Elle m'a transmis, avec l'existence, toutes les tristesses de sa vie... non, je me trompe, elle m'a transmis la honte de ses joies, car sa vie fut heureuse, et c'est moi qui suis punie de ses fautes.

JEAN

Ne parlez pas ainsi de votre mère, Lucienne...

LUCIENNE, *se levant.*

Ah ! oui... La convention du respect filial ! C'est que, voyez-vous, on ne me l'a pas apprise... Mon père m'aime à sa façon, il fait ce qu'il peut. Ce n'est pas de sa faute si ses plaisirs lui ont toujours pris le meilleur

de son temps. Il m'a reconnue, c'est vrai, mais il s'est empressé de se décharger sur son frère des soucis de mon éducation. Quant à ma mère, je vous ai laissé deviner ce qu'elle fut. — Le respect filial! Croyez que je suis un monstre, si vous le voulez, mais j'ai beau fouiller les derniers replis de mon cœur... ce respect-là, je ne l'y trouve pas!

JEAN

... Je n'ose... Je ne puis vous demander de vous expliquer.

LUCIENNE

Il me suffira, pour tout vous faire comprendre, de vous dire le nom de ma mère, car son nom est célèbre. Les journaux mondains l'ont mille fois répété, il y a vingt-cinq ans, et même on a publié des brochures, avec son portrait, où toute sa vie est racontée... De lire cela, j'aurais rougi, même si elle m'avait été étrangère. Ma mère s'appelait Sophie Claret; je lui ressemble; j'ai ses gestes, ses intonations de voix... Un vieil ami de mon père me l'a dit... Et j'ai son âme aussi.

JEAN

... Comment avez-vous appris tout cela?

LUCIENNE

Il y a longtemps. J'ai été chassée d'un couvent huit jours après y avoir été admise... On a donné un prétexte, mais une petite amie qui ne comprenait pas ce

qu'elle disait me répéta qu'on me renvoyait parce que j'étais la fille de Sophie Claret. Vous savez ce que c'est quand on est jeune. Je fus d'abord très surprise, puis j'oubliai. Cependant, je pressentais déjà que j'étais une exception. Souvent, mon oncle arrêtait mon père qui me réprimandait. Il lui disait : « Laisse-la donc tranquille, cette petite ; tu ne la referas pas, elle a ça dans le sang. » Je me rappelle encore... J'avais dix-sept ans, je pense, lorsque j'ai saisi ce bout de conversation entre deux petits jeunes gens : « Lucienne Bertry... Avec celle-là, rien à craindre... On n'est pas forcé d'épouser... » Je n'entendis de la suite que le nom de ma mère. Enfin, il y a quatre ans, en ouvrant un journal où je ne sais plus qui racontait ses souvenirs, ce même nom me sauta aux yeux... Cette fois, je voulus savoir... A l'aide de quels efforts, de quelles ruses, je ne puis vous le dire, mais je fus édifiée...

JEAN

... Pauvre enfant !

LUCIENNE

Oui, pauvre enfant !... Il y a deux ans, Paul de Maucour, parla de m'épouser... Puis, il disparut subitement et revint, marié avec Alice. Tout à l'heure, j'ai appris pourquoi...

JEAN

Le nom de votre mère ?...

LUCIENNE

Eh!... il s'agit bien de son nom!... On a peur que je lui ressemble tout à fait, comprenez-vous?... Et, au fond, je crains qu'on ait raison. J'ai écrit, sous la dictée de mon oncle, ses derniers ouvrages dont vous savez le sujet... Devinez-vous, alors, avec quelle avidité j'écoute depuis quatre ans ses conversations sur l'hérédité, l'implacable hérédité, comme il dit?... Avec quelle passion j'ai lu et relu ses livres, vous le comprenez, n'est-ce pas? Il y a des moments, cependant, où je me demande s'ils ont raison avec toute leur science... car, dans les bals, dans les flirts, plus d'une fois, j'ai senti en moi monter une révolte, une indignation.... Ça m'écœurait, ce qu'ils appellent l'amour... Mais je pensais que, vraiment, ce n'était pas à moi de faire la prude et je m'appliquais à surmonter mes répugnances... J'y suis parvenue... et tout à l'heure, là, en souriant, j'ai écouté des paroles qui, jadis, m'eussent soulevé le cœur...

JEAN

Lucienne!...

LUCIENNE

J'avais rêvé autre chose, en effet... Je pensais que mon bonheur, plus tard, serait de me dévouer à un être aimé... pour lequel j'aurais eu les tendresses qu'on a pour les petits enfants... car, dans mon idée, il était faible...

JEAN, *qui l'a écoutée avec la plus grande émotion, s'asseyant tout près d'elle.*

Malheureux ?...

LUCIENNE

Oui.

JEAN

Comme moi, Lucienne ?

LUCIENNE

C'est cela... Il aurait eu besoin d'être protégé et d'être plus doucement chéri que tout autre !

JEAN, *mettant sa main devant ses yeux.*

Lucienne ! Lucienne !

LUCIENNE

Jean !

JEAN

Je souffre les mêmes souffrances que vous, je vous l'ai dit... Quand mon père s'est suicidé, j'avais trois ans...

LUCIENNE

J'avais trois ans quand ma mère est morte.

JEAN

J'ai lu, moi aussi, tous les livres du docteur Bertry, et comme vous, Lucienne, je suis un désespéré !... Nos malheurs sont le même malheur.

LUCIENNE

Nos malheurs sont le même malheur !

JEAN

Ma vie est perdue !

LUCIENNE

Ma vie est perdue !

JEAN

J'aspire à la mort libératrice.

LUCIENNE

Le bonheur auquel peut prétendre toute femme, je n'ai pas le droit d'y rêver. (*Sanglotant.*) Mais, vraiment, Jean, vraiment, ne sentez-vous pas que c'est malheureux, bien malheureux, qu'il y ait des êtres voués avant leur naissance à toutes les tristesses, à toutes les chutes?... N'est-ce pas injuste, cela, n'est-ce pas souverainement injuste ?

JEAN

Oui, c'est injuste ; injuste et malheureux que nous soyons enfermés dans les fautes et dans les vices de nos ancêtres.

LUCIENNE

C'est comme un péché originel...

JEAN

Dont nous sommes châtiés...

LUCIENNE

Sans l'avoir commis... Que je comprends vos chagrins !

JEAN

Et moi, que je comprends les vôtres!... Nous sommes semblables à deux exilés qui se retrouveraient...

LUCIENNE

Ils seraient heureux de parler de leur patrie, du mal commun...

JEAN, *laissant aller sa tête sur l'épaule de Lucienne.*

Ils pleureraient dans les bras l'un de l'autre.

LUCIENNE, *lui caressant les cheveux.*

Oui, comme nous faisons là!... Et pendant un instant, leurs souffrances seraient douces et bénies...

JEAN. *Silence. Tous les deux s'exaltent peu à peu pendant ce qui suit.*

Lucienne... ces chaînes... ces chaînes que les morts font peser sur nous... si nous essayions de les briser?

LUCIENNE, *mouvement de joie, puis :*

... Impossible... nous sommes des prisonniers auxquels l'espérance est défendue...

JEAN

Il n'est pas de prison dont on ne puisse s'évader... (*Il se lève.*) Si vous le voulez... à nous deux, nous tenterons l'évasion.

LUCIENNE

C'est impossible!...

JEAN

Non!.. Seul, l'idée ne m'en serait peut-être pas ve-

nue, et certes, la force m'eût manqué pour la réaliser... Mais avec votre aide... mais, unis tous deux dans la vie... car je vous aime, Lucienne, et depuis longtemps...

LUCIENNE

Je le sais, maintenant... je sais que je vous aime, moi aussi, depuis longtemps... Il avait vos traits, ce mari idéal que, dans mon rêve, j'enveloppais de tendresses.

JEAN

A leur science désespérante, nous opposerons les énergies de nos jeunesses et la puissance de notre amour !

LUCIENNE

Je le voudrais... mais j'ai peur !... Si nous nous trompions, Jean, et si j'allais, moi, ne pas pouvoir m'évader !...

JEAN

Je vous aimerai tant...

LUCIENNE

J'ai peur de l'influence de la morte...

JEAN

Vous l'oublierez... je vous forcerai à l'oublier... D'abord, vous me sauverez, moi... Et déjà, je me sens plus fort.

LUCIENNE

Ah ! Jean !... Si c'était possible !... Quel bonheur ! Si c'était possible !

JEAN

De toutes nos forces nous allons l'essayer... Y consentez-vous ?

LUCIENNE

J'y consens !

JEAN, *lui prenant les mains, avec effusion.*

... Mais il faut que j'agisse tout de suite... Il faut qu'à l'instant, nous fassions connaître nos projets d'union... Je veux profiter de ce réveil de moi-même, de cette exaltation... parce que, si j'attendais, j'aurais peur de ne plus avoir assez de force pour vouloir. Je vais parler à votre père. Je lui ai dit, il y a longtemps déjà, que je vous voulais pour femme ; mais, à ce moment-là, j'étais sans énergie, parce que j'ignorais que vous m'aimiez. Ah ! comme nous allons être heureux ! (*Il sort. Le docteur Bertry entre.*)

LE DOCTEUR

Tout ton monde est parti ?

LUCIENNE

Oui.

LE DOCTEUR

Tu es contente d'aller à Ébreville ?

LUCIENNE

Ravie, ravie, ravie...

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que tu as donc ? Tu as l'air tout exalté !

LUCIENNE

Vous le saurez tout à l'heure... Il s'agit d'un événement grave qui va surgir dans mon existence.

LE DOCTEUR, *sans attacher d'importance.*

Grave !... grave et heureux ?

LUCIENNE

Et heureux !

LE DOCTEUR, *de même.*

Allons, tant mieux, tant mieux !... (*Lucienne sort.*)

SCÈNE XI

LE DOCTEUR BERTRY, *seul, puis* LES DOCTEURS LA BELLEUSE, RICHON *et* MORIENVAL

LA BELLEUSE

Entrez donc, mes chers confrères... Entrez donc ! (*Au docteur Bertry.*) Cher maître, je vous ramène le docteur Richon et notre autre confrère Morienval qui, ayant appris votre départ, a tenu à vous présenter ses respects...

LE DOCTEUR RICHON

Cher maître... j'ai admiré !... Ah ! les Parisiens sont heureux de posséder des établissements aménagés comme celui-là... car il a dû coûter bon...

LA BELLEUSE

Ils ont encore plus de chance d'y recevoir les soins du docteur Bertry.

LE DOCTEUR

Gratuitement...

MORIENVAL

Gratuitement.

LE DOCTEUR, *à Morienval.*

Et vous venez de passer votre thèse, monsieur ?

MORIENVAL, *au docteur Bertry.*

Oui, mon cher maître. Mon père m'a dit : « Fais-toi toujours avocat ou médecin ; si ça ne te réussit pas, il sera toujours temps d'entrer dans la politique. »

LA BELLEUSE

Eh ! parbleu ! c'est si amusant ce pouvoir que nous avons sur les autres...

LE DOCTEUR RICHON

Oh ! ce pouvoir...

LA BELLEUSE

Rien que notre titre nous le donne... Vous en doutez ?... Il n'y a pas d'être humain qui, sachant notre qualité, ne se sente troublé si nous le regardons avec quelque insistance. Faites l'expérience à table, au théâtre, où vous voudrez. Fixez un de vos amis, bien portant... Dites-lui d'un certain air : « Vous portez-vous bien, un tel ? » — Il se troublera, et son : « Oui, » sera déjà plein d'anxiété. Il vous suppliera de lui dire

ce que vous avez remarqué. Répondez ceci : « Rien, je vous trouvais un peu pâlot... Le cœur fonctionne bien, chez vous ? » Et vous aurez le lendemain, dans votre cabinet, la visite de votre ami qui n'aura pas dormi, et qui viendra, avec la naïveté de tous les malades, vous demander de lui faire un cœur tout neuf à la place du sien.

MORIENVAL

Cela arrive-t-il en province, monsieur Richon ?

LE DOCTEUR RICHON

Oh ! en province, c'est bien différent, vous savez... on aime son art pour lui-même... Et puis, on est un peu l'ami de ses clients... A Ébreville, presque tous ceux qui me saluent dans les rues, je les ai aidés à venir au monde ; j'ai assisté à leur mariage, et j'ai vu mourir leurs parents...

LA BELLEUSE

Vous perdez beaucoup de malades ?

LE DOCTEUR RICHON

Pas plus qu'on n'en perd à Paris, monsieur... Sans doute je ne suis pas un savant, mais j'en ai tant vu, que je commence à les connaître un peu...

MORIENVAL

Enfin, vous êtes content ?

LE DOCTEUR RICHON

Ma foi... j'ose à peine l'avouer ici... Je suis fier

d'être médecin... J'éprouve un plaisir toujours très vif lorsque, après être entré dans une chambre de malade et y avoir trouvé tout le monde en larmes, j'en sors en laissant les parents et le sujet avec un peu d'espérance. Car, vous le savez, le médecin guérit rarement, soulage quelquefois, mais console toujours... Les clients...

LA BELLEUSE

Ah ! les clients !... Pour le gré qu'ils vous savent lorsqu'on s'occupe d'eux...

LE DOCTEUR RICHON

Evidemment... ils sont souvent ingrats.

LA BELLEUSE

Souvent !... Toujours, vous voulez dire.

LE DOCTEUR RICHON

Moi, je les divise en deux classes : d'abord, ceux que je soigne gratuitement, parce que cela me fait plaisir ; ensuite, ceux qui me paient. Si je leur réclamais encore aux uns et aux autres de la reconnaissance, ce serait comme si je demandais à être payé deux fois. Et puis... mes clients... je veux d'abord leur plaire... ça les aide à guérir...

LA BELLEUSE, *à Monenval.*

Il est d'une école antique.

LE DOCTEUR RICHON, *qui n'a pas bien entendu.*

Je suis sorti de l'école de Caen...

LE DOCTEUR BERTRY

Et je vous connais, Richon. Il serait à souhaiter qu'il y eût beaucoup de médecins comme vous!

LE DOCTEUR RICHON

Vous voulez railler... Je vais vous demander la permission de vous quitter... Le train n'attend pas.

LE DOCTEUR

Au revoir, Richon, à un de ces jours. (*Richon salue et sort. — Lorsqu'il est sorti, la Belleuse et Morienval se mettent à rire.*)

LA BELLEUSE

Il en a de bonnes!

MORIENVAL

La consolation des parents!

LA BELLEUSE

Et sa joie... sa joie quand les malades vont mieux.

MORIENVAL

Et ce médecin qui a peur d'être payé deux fois!

LA BELLEUSE

Alors qu'on a tant de peine à l'être une seule.

MORIENVAL

Et l'école de Caen?

LE DOCTEUR

Allons, allons, il faut être un peu indulgent...

LA BELLEUSE

C'est égal!

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que vous voulez? c'est de la province... ça ne sait pas! (*Entre M. Bertry.*)

M. BERTRY

Bonjour, messieurs. Je vous demande pardon... (*Bas à son frère.*) Tu en as encore pour longtemps avec ces messieurs? J'ai quelque chose de sérieux à te dire...

LE DOCTEUR

Non, nous avons fini...

LA BELLEUSE, *prenant congé.*

Cher maître!...

MORIENVAL, *de même.*

Cher maître... très honoré... (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII

BERTRY, LE DOCTEUR BERTRY

LE DOCTEUR

Qu'as-tu de si pressé à me raconter?

BERTRY

Jean et Lucienne veulent se marier.

LE DOCTEUR

Je croyais avoir dit une fois pour toutes que je m'y opposais.

BERTRY

Jean est dans une exaltation qui m'effraie... Il sait maintenant que Lucienne l'aime.

LE DOCTEUR

Lucienne l'aime ?... Après tout, cela ne m'étonne pas ; les dégénérés se recherchent... Et qu'est-ce que tu dis de ça, toi ?

BERTRY

Je les ai vus si confiants dans leur bonheur, si épris, si résolus, qu'après réflexion, j'ai dit oui.

LE DOCTEUR

Tu n'es pas beaucoup mieux équilibré qu'eux.

BERTRY

Possible !... Alors, tu refuses ?...

LE DOCTEUR

Absolument !

BERTRY

Pourquoi ?

LE DOCTEUR

Est-ce que tu l'ignores, vraiment ?...

BERTRY

Tu as consenti à prendre Lucienne ici, malgré sa naissance et cela, du vivant même de ta femme... Tu ne l'as donc pas jugée indigne d'entrer dans ta famille...

LE DOCTEUR

Il n'est pas question de cela.

BERTRY

Explique-toi ?

LE DOCTEUR

Si tu veux qu'avant un an... tu m'entends ?... avant un an — Jean se soit suicidé... et que Lucienne...

BERTRY

Albert !...

LE DOCTEUR

Mon pauvre ami, je ne veux pas te chagriner... Causons sérieusement, puisqu'il s'agit du bonheur de ces enfants, et ne vois dans ce que je te dis aucun reproche au sujet de ta conduite passée. Jean est un malade nerveux et mélancolique, comme son père. — Quant à Lucienne, comprends-moi... elle a aussi une hérédité qui l'éloigne du mariage...

BERTRY, *accablé.*

Nous sommes donc les prisonniers des morts ?

LE DOCTEUR

Tu l'as dit...

BERTRY, *dans un mouvement de colère jusqu'à la fin de la scène.*

Eh bien, tu m'agaces, à la fin, avec ta science, avec ton hérédité !... Alors, les hommes ne sont que des brutes inconscientes, sans individualité, sans volonté ?...

LE DOCTEUR

Tu ne comprends rien à ces choses-là !...

BERTRY

Enfin, réfléchis, je nous prends comme exemple. Toi et moi, nous sommes fils du même père et de la même mère, nous devrions nous ressembler, et pourtant...

LE DOCTEUR

Il y a l'hérédité croisée... il y a l'atavisme, une hérédité lointaine...

BERTRY

Pourquoi ce qui a été vrai pour l'un de nous ne serait-il pas vrai pour eux?

LE DOCTEUR

Ça aurait pu l'être. Mais il suffit de les observer une heure seulement, l'un et l'autre, pour voir qu'ils sont bien les continuateurs de leurs parents.

BERTRY

Mais elle se trompe parfois, ta science; mais il y a des exceptions.

LE DOCTEUR

Si peu... Lucas, Morel, Galton et moi, nous avons observé des milliers de cas où les lois de l'hérédité se sont affirmées...

BERTRY

Et combien de cas avez-vous ignorés où elles ont été démenties? Vous savez le nombre des condamnés pour vol dont les pères avaient été des condamnés, mais vous ne savez pas combien il y a eu de criminels

dont les fils ont été d'honnêtes gens. Et quand même vos lois, vos fameuses lois, n'auraient été mises en défaut qu'une seule fois, quand même il n'y aurait eu, depuis que vous observez qu'un seul homme vicieux dont le fils n'ait pas été un vicieux, qu'un seul fou dont le fils ait été sain d'esprit, je dis que celui-là seul, que ce cas unique, aurait dû vous empêcher de publier avec cette autorité contestable, vos lois sinistres et hasardées, vos lois de désespérance qui, peut-être, ont fait plus de vicieux et de fous que l'hérédité elle-même.

LE DOCTEUR

Qu'importent les victimes ? Ces lois, nous les croyons vraies, nous devions les formuler...

BERTRY

Vous abusez de votre pouvoir... en despotes...

LE DOCTEUR

Despotes qui n'ont pas peur d'être détrônés...

BERTRY

Tu as raison. Votre règne n'est pas près de la fin. Vous êtes les bons dieux d'un peuple athée qui n'a plus d'autre idéal que le parfait fonctionnement de son tube digestif... Vous êtes la dernière ressource de la crédulité dans cette époque de prétendu scepticisme.

LE DOCTEUR

Continue, mon ami ; je t'attends quand tu seras malade. Tu y viendras comme tout le monde, tirer la

langue à un bon docteur, et tu seras très petit garçon, comme les autres.

BERTRY

Ça ne prouverait rien ! Autrefois, les malades priaient Dieu de les guérir ; maintenant qu'ils ne croient plus à Dieu, ils croient à la science, plus que vous n'y croyez vous-mêmes, et c'est vous qui avez hérité de la puissance des prêtres.

LE DOCTEUR

A-t-on perdu au change ?

BERTRY

Je le crois... ils donnaient...

LE DOCTEUR

Oh ! oh !... ils donnaient !...

BERTRY

Ils « vendaient », si vous voulez, l'espérance dans une vie future, moins triste que celle-ci... Vous, vous êtes les ministres de cette déesse de déception qui s'appelle la science !... La médecine...

LE DOCTEUR

Ne dis pas de mal de la médecine... Elle a des martyrs...

BERTRY

Pas autant que de victimes !

LE DOCTEUR

Elle a des héros...

BERTRY

Je le sais aussi bien que toi ; mais pour un Claude Bernard, un Pasteur ou un docteur Roux, que la renommée va chercher malgré lui, dans son laboratoire, pour un certain nombre d'entre vous qui sont modestes et apitoyés, il y en a trop... d'autres... assoiffés de réclame et dépourvus d'humanité !... Je dis que vous semez la terreur par vos découvertes de maladies nouvelles, par vos descriptions, vos prescriptions et vos menaces. Vous rapetissez les caractères en développant dans de gigantesques proportions la peur de la mort. Vous empoisonnez tous nos plaisirs, tous nos actes, toute notre vie...

LE DOCTEUR

Nos clients ne disent pas cela...

BERTRY

Vos clients !... Je les connais !... Je le connais votre client fidèle ; il sue l'effroi par tous les pores, il promène, tout entortillé de flanelle comme un cheval de course malade, une existence ratatinée et souffreteuse... Il vous consulte pour savoir quand et comment il doit manger, boire, dormir et même aimer... Vous avez venté la peur des microbes...

LE DOCTEUR

Ça vaut bien la peur de l'enfer !

BERTRY

Non ! Peur pour peur, j'aimais mieux celle-ci, parce qu'elle a parfois empêché de faire le mal, tandis que vos inventions n'ont jamais servi qu'à multiplier les égoïstes et les poltrons.

LE DOCTEUR

Cause toujours... Depuis Molière, nous en avons entendu bien d'autres et de meilleures... En ce qui concerne Lucienne et Jean, il est inutile que nous discutions. Je refuse mon consentement à ce mariage, voilà tout !

BERTRY

Eh bien ! tu vas l'annoncer toi-même à ces pauvres enfants... Moi, je n'en aurais pas le courage.

LE DOCTEUR

Soit ! (*Bertry va à la porte de gauche et fait entrer Lucienne et Jean.*)

BERTRY, *appelant.*

Lucienne !... Jean !...

SCÈNE XIII

LUCIENNE, JEAN, BERTRY, LE DOCTEUR
Un grand silence.

LE DOCTEUR

Mes enfants...

5

JEAN

Vous refusez ?

LE DOCTEUR

Oui. Je m'oppose à votre mariage, parce que je crois que vous seriez malheureux l'un par l'autre, et je n'ai rien de plus à vous dire.

JEAN

Nous avons, nous, la conviction profonde, la conviction enthousiaste, que le seul moyen, pour l'un et pour l'autre, d'échapper à la fatalité à laquelle nos parents nous ont voués inconsciemment, c'est de nous unir pour lutter contre elle.

LUCIENNE

Oui, nous croyons au bonheur possible, à cette condition-là.

LE DOCTEUR

Je refuse !

JEAN, *à mi-voix.*

... Si vous persistez dans ce refus, vous aurez provoqué immédiatement le malheur que vous redoutez pour plus tard.

LE DOCTEUR

Que veux-tu dire ?

JEAN, *de même.*

La promesse que je vais vous faire, je la tiendrai, je

le jure sur le souvenir de mon père et de ma mère. Si vous ne consentez pas, je me tuerai !

BERTRY

Tu l'entends ? Tu n'oseras pas ?

LUCIENNE

Par grâce, mon oncle !...

LE DOCTEUR *les regarde et les voit très résolus.*

Je cède. Mais vous me rendrez cette justice : c'est que j'aurai tout fait pour empêcher ce mariage. Je cède, mais je ne cède que sous la menace !

LUCIENNE

Jean !

JEAN

Ayez confiance, Lucienne, nous triompherons ! Je sens ma volonté plus nette !... Cette vie que je refusais ce matin... cette vie à Ébreville, je l'accepte.

LUCIENNE

Nous nous aimerons ! Et par la force de notre amour, nous nous évaderons de cette prison, malgré vous, mon oncle, malgré vous, le geôlier !

LE DOCTEUR

Nous verrons !

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Un coin de parc du château d'Ébreville. A droite, le perron du château, à gauche, les communs.

SCÈNE PREMIÈRE

SÉGARD, *puis* JEAN

SÉGARD

Cent francs, que j'aurais donnés à l'ancien régisseur... puisqu'il a volé, il peut bien avoir volé cent francs de plus, j'y fais point tort... quatre cents francs pour la laiterie promise par madame Belmont... cent francs de réparations... ça fait six... c'est deux cents francs qui doivent me revenir... (*Jean paraît sur le perron avec un autre fermier qu'il congédie et qui sort par la droite, au fond, après un :* « AU REVOIR, MONSIEUR BELMONT. ») Bonjour m'sieu Belmont... Faut que vous veniez voir à la ferme... M'ame Belmont avait promis

des réparations, vous pouvez y d'mander, j'suis point un minteu... L' toit va nous chûter sur nos têtes...

JEAN, *très gai pendant toute la scène.*

Nous verrons.

SÉGARD

V'là les mauvais temps qui approchent... L' vent d' la mé l'enlèvera comme un fétu. C'est point tant pour mé, que je r'quiers, c'est pour m'femme et m's' éfants... Si un malheu arrivait, m'sieu Jean... on vous les f'rait payer pus cher qui n' valent, bé sûr.

JEAN

C'est bien, j'irai.

SÉGARD

V'nez avec moi. J'ai mon cabriolet.

JEAN

Non, je n'ai pas déjeuné. Je vais manger un morceau et je vous suis.

SÉGARD

Vous n'allez pas venir ?

JEAN

J'arriverai en même temps que vous.

SÉGARD

Bé sûr ?

JEAN

Je vous le promets... Seulement, vous devriez être un peu plus raisonnable pour mes lapins.

SÉGARD

Vos lapins !... vos lapins !... Nommez un expert, m'sieu Belmont... nommez un expert !.. Ils ont mangé m'blé, d'puis qu'il est en herbe... sur toute ma pièce qui borde vot' bois... même qu'un jour, m'sieu le maire m'a dit comme ça : « Ségard, t'as donc déjà fauché ?

JEAN

Pourquoi vous obstinez-vous à mettre du blé sur cette terre-là... pour me le faire payer ?

SÉGARD

Seigneur !... faudrait donc que je sois malicieux... c'est la meilleure terre...

JEAN

Et pourquoi mettez-vous du sarrazin sur la pièce voisine... pour attirer mes faisans?

SÉGARD, *faisant la bête.*

D' sarrazin ? d' faisans ?... Qué faisans ?

JEAN

Vous savez bien que le sarrazin les attire.

SÉGARD

L' sarrazin l's'attire... c'est la première nouvelle... Ils m' l'ont mingé, ça, c'est vrai ; t'nez, vous m'y faites penser, et en bonne justice, j' devrais même vous réclamer...

JEAN

Ah ! ça, non, par exemple !..

SÉGARD

J' réclame point... j' réclame point...

JEAN

Mon garde m'a dit que vous en aviez tué six, depuis l'ouverture.

SÉGARD

Six... six quoi ? six lapins ?

JEAN

Six faisans.

SÉGARD

Six faisans ! Moué, que j'aurais tué six faisans, moué... depuis... Ah ! bonté du ciel !... moué tué six faisans !... Mais, qué qu' j'en aurais fait ?... Est-ce que des pauv' cultivateurs comme nous, ça sait manger d' ces bêtes-là ? Est-ce que n'savons des dents pour ça, dites ? Non, mais qué qu' j'en aurais fait ?... J' m'en irai point d'ici sans qu' vous disiez qué qu' j'en aurais fait...

JEAN

C'est bon... c'est bon... Voulez-vous me les vendre, vos deux pièces de terre ?

SÉGARD

Celle au blé et celle au sarrazin ?

JEAN

Oui.

SÉGARD

Ça, j' peux point, m'sieu Belmont.

JEAN

Pourquoi ?

SÉGARD

Parce que vendre de la terre, ça porte malheur.

JEAN

Vous avez bien vendu celle de Longpré.

SÉGARD

C'est pas la même chose... c'était du bien qui m' venait d' ma belle-sœur. (*Jean éclate de rire. A ce moment M. Bertry et le docteur paraissent sur le perron.*)

JEAN

Enfin, au lieu de toucher des fermages, c'est moi qui vous dois de l'argent ?

SÉGARD

C'est point m' faute, m'sieu Belmont, c'est la faute à vos lapins. A vous r'voir... (*Poignée de main.*) A vous r'voir, m'sieu Belmont, ce qui m' fait l' plus d' peine, c'est l'affaire des six faisans... parce que... les Ségard, de père en fils... y a pas pus honnête dans le pays.

JEAN, *tout en reconduisant.*

Je sais... et les fermages ?...

SÉGARD

Voilà... J'ai donné cent francs au régisseur... vous l'a dit, pas vrai ?

JEAN

Comment cela?... (*Ils sortent par la gauche, en causant.*)

SCÈNE II

LE DOCTEUR, MONSIEUR BERTRY. *Ils sortent du château et traversent la scène pendant ce qui suit.*

M. BERTRY

Eh bien!... rit-il d'assez bon cœur, notre ami Jean que tu avais condamné à la mélancolie perpétuelle ! Il lui a suffi, pour guérir, de ne plus croire à tes sombres prédictions, de s'emplir les poumons de grand air et de s'intéresser à la vie. Hein ! Ta fameuse science... ta science infaillible... elle est en défaut! Voilà six mois que Lucienne et Jean sont mariés, et ils sont parfaitement heureux!

LE DOCTEUR

Hum?

M. BERTRY

Jean n'est pas reconnaissable... Il a pris à cœur son métier de gentleman-farmer. Hier, je l'ai vu rentrer à neuf heures du matin, retour d'une longue course à cheval; il était rayonnant de santé et de bonne humeur!

LE DOCTEUR

Oui, l'état de Jean est meilleur, c'est certain. Il est

heureux et croit que tout le monde l'est. L'exercice au grand air lui a fait beaucoup de bien, mais au fond, il est resté ombrageux et jaloux.

M. BERTRY

Oh !

LE DOCTEUR

Tu ne vois rien, toi. Hier, à dîner, Lucienne a raconté que le jeune propriétaire du château voisin était venu lui rendre visite alors qu'elle était seule : le visage de Jean s'est assombri tout à coup...

M. BERTRY

C'est vrai !... (*Reprise de la promenade.*)

LE DOCTEUR

Quant à Lucienne, elle s'ennuie.

M. BERTRY

Oh !

LE DOCTEUR

Oui. Elle a d'abord joué à la châtelaine champêtre, visitant les culture, ss'occupant du potager... Elle promettait des réparations à tous les fermiers, et Jean a même dû calmer sa générosité. Alors, elle s'est subitement désintéressée de tout... Elle s'ennuie.

M. BERTRY

Elle s'ennuie, dis-tu?... Eh bien, le malheur, le malheur que nous devons redouter plus que tout, tu m'entends bien, c'est qu'elle n'attribue son ennui, non

pas à son désœuvrement, mais bien à sa destinée, et qu'alors, se croyant condamnée par avance, elle ne se défende pas, elle ne réagisse pas comme toute autre honnête femme le ferait à sa place. Et si jamais elle était vaincue, ce sont les idées maudites que tu lui as mises dans la tête qui en seraient la cause et non pas son hérédité !

LE DOCTEUR

Oh ! je voudrais avoir tort ; malheureusement tu verras que les événements me donneront raison... Moi, je ne le verrai pas !

M. BERTRY

Comment cela ?

LE DOCTEUR

Je n'ai plus longtemps à vivre.

M. BERTRY

Allons !... Je croyais que tu allais mieux...

LE DOCTEUR

Le mal revient et progresse toutes les nuits.

M. BERTRY

Qu'est-ce que tu éprouves ?

LE DOCTEUR

Tout à coup, sans aucun prodrome, je ressens une douleur atroce au cœur, une angoisse folle. La sensation de la mort immédiatement prochaine. Ces symptômes me feraient croire à une maladie classée, connue.

mais d'autres me déroutent complètement. La crise finie, je tombe dans une dépression physique et morale extraordinaire, puis, lorsque la circulation s'est rétablie, je redeviens le même qu'avant l'alerte, avec toute ma volonté, toute mon intelligence...

M. BERTRY

Qu'est-ce que tu fais?

LE DOCTEUR

Rien... Si j'osais je consulterais Richon.

M. BERTRY

Pourquoi pas?

LE DOCTEUR

Il croirait que je me moque de lui. Et puis, ne parlons pas de cela ; rien ne m'irrite comme d'y penser. Un médecin ne doit pas être malade. Les clients sont si égoïstes et si bêtes qu'ils n'ont plus confiance en nous lorsqu'ils ne nous croient plus en bonne santé. Ils ont envie de nous crier : « Guéris-toi toi-même, guérisseur ! » Avec une logique absurde, ils pensent que si nous ne savons pas nous soulager, c'est que nous sommes des ignorants. J'en ai un ici, à Ebreville, qui est atteint de la même maladie que moi... Il en a eu l'intuition, il l'a deviné je ne sais comment. Mon cher, tu ne peux pas t'imaginer avec quelle férocité il me demande de mes nouvelles. Il m'observe avec une attention folle ; il cherche à deviner sur mon visage si je vais

un peu mieux, afin de savoir si j'ai ait pour moi-même quelque découverte dont il profitera, lui !

M. BERTRY

Je le connais, c'est M. Brinvillard.

LE DOCTEUR

Juste... Il y a quelque temps, j'ai eu une accalmie. Voulant le soulager, je lui ai dit qu'en effet, j'avais trouvé pour son mal un remède nouveau. Il l'a cru, l'imbécile, il l'a cru!... Et il a eu quinze jours d'amélioration, tandis que moi, je n'ai jamais autant souffert que durant cette période. En l'apprenant il m'a quitté.

M. BERTRY

Il a changé trois fois de médecin, depuis. Il a vu aussi un homéopathe... Sais-tu où il en est, maintenant?

LE DOCTEUR

Non.

M. BERTRY

Il consulte une espèce de rebouteux, de guérisseur, un berger d'ici, le père Guernoche.

LE DOCTEUR, *riant.*

Il devait en arriver là. (*Ils sortent par le fond. Rosalie est entrée depuis quelques instants, par la gauche. Elle dispose le couvert. Jean rentre par la gauche.*)

SCENE III

ROSALIE, JEAN, *puis* LUCIENNE

JEAN

Ah ! ça, Rosalie, le régisseur a donc laissé toutes les fermes en ruines?...

ROSALIE

Faut pas que monsieur écoute ses fermiers... c'est tous des voleux.

JEAN

Et madame... Elle n'est pas encore levée?

ROSALIE

Je crois que si... Elle s'habille.

JEAN

Bien!... Lucienne! Lucienne! allons, paresseuse! (*La fenêtre s'ouvre. Lucienne paraît.*)

LUCIENNE

Qu'est-ce qu'il y a?

JEAN

Je meurs de faim... descends-tu?

LUCIENNE

Oui, je suis prête. (*Elle disparaît.*)

JEAN

Le thé est préparé?

ROSALIE

Oui, monsieur.

JEAN

Et ma soupe ?

ROSALIE, *riant.*

Je ne peux pas m'habituer à voir monsieur manger de la soupe, le matin, comme un cultivateur...

JEAN

J'en suis un, Rosalie, j'en suis un... Et du saucisson, hein ? avec du beurre bien frais... C'est que je suis levé depuis six heures, moi... (*Apercevant Lucienne sur le perron.*) Je ne suis pas comme madame, moi... qui ne descend plus de chez elle qu'à dix heures, maintenant...

LUCIENNE

Qu'est-ce que je ferais?...

JEAN

Bonjour, ma chérie...

LUCIENNE

Bonjour.
(*Ils s'embrassent. Rosalie sort.*)

SCÈNE IV

JEAN, LUCIENNE, *de temps à autre* ROSALIE

JEAN

Assieds-toi... dépêchons-nous ! (*Il s'assied à gauche de la table, Lucienne de l'autre côté.*)

LUCIENNE, *en s'asseyant.*

Tu es encore pressé ?

JEAN

Je crois bien. Le père Ségard m'attend. (*A Rosalie, qui verse le thé à Lucienne.*) Dites qu'on attelle le boggy tout de suite.

ROSALIE

Oui, monsieur. (*Elle sort.*)

LUCIENNE

Si nous allions faire une promenade à cheval ?

JEAN

Impossible, ma chérie.

LUCIENNE

Ah !...

JEAN

J'ai promis à Ségard... Tu comprends, le toit doit chuter su l' têtes d' l'eux éfants !... Puis je vais déjà perdre une journée lorsque les Grandpré viendront.

LUCIENNE

Ils ont écrit. Ils ne viendront pas.

JEAN

Malades, peut-être ?

LUCIENNE

Non. Ils ne veulent pas que leurs « demoiselles » se trouvent en contact avec moi. A propos de je ne sais

quoi, l'autre jour, j'ai entendu M. de Grandpré citer le proverbe : « Telle mère, telle fille. »

JEAN

Tais-toi donc, tu te fais des idées !

LUCIENNE

Non... Cela m'a rappelé les paroles de mon oncle.

JEAN

Allons, allons ! Puisqu'ils ne viennent pas, j'en profiterai pour aller à Rouen, voir une moissonneuse-lieuse dont on m'a parlé.

LUCIENNE

Tu devrais te reposer.

JEAN

Me reposer ! Mais c'est en m'occupant que je me repose ! — Vois-tu, quand on veut toucher à la culture, on n'a pas une minute à soi... Et c'est si bon, d'être affairé, de se sentir vivre... On est heureux, on a faim... Ah ! voilà Rosalie ! (*Entre Rosalie portant un bol de soupe.*) Tiens, regarde si c'est appétissant... Et ça sent bon !

ROSALIE

Monsieur mange avec un cœur... (*Un temps.*) Quand on est bien fatigué, on met une demi-bouteille de vin là-dedans... Je ne vous dis que ça !... Du bon vin, par exemple ! (*Jean et Lucienne rient.*) Monsieur n'en veut pas ?

JEAN

Non, Rosalie, merci. (*Rosalie sort.*)

ROSALIE, *en sortant, à part.*

C'est ennuyeux. J'avais pourtant besoin d'aller à la cave, moi.

LUCIENNE, *le regardant amicalement.*

Tu as plaisir, à manger cela ?

JEAN

Dame, J'ai faim, moi ! Sais-tu ce que j'ai fait, ce matin ?... J'ai été d'abord, à pied, au Fonds-de-Chaux, puis, chez Carpentier, à l'Alouette, puis, de là, je suis revenu par la route jusqu'à Sanville : de Sanville aux Quatre-Chemins ; rentré ici à neuf heures, j'ai reçu mes fermiers. C'est la Saint-Michel, aujourd'hui... Tu ne le savais pas, toi ?

LUCIENNE

J'ignorais... les journaux de Paris ne sont pas arrivés ?

JEAN

Non, mais il y a, sur ma table, la « *Vigie de Dieppe* », le « *Progrès Agricole...* »

LUCIENNE

Merci... Est-il bien nécessaire que tu fasses toi-même toutes ces courses ?

JEAN

Je le crois bien ! Et puis, j'adore ça !...

LUCIENNE

C'est que... tu me laisses bien seule... Je m'ennuie un peu, moi...

JEAN

Mais non, mais non, tu ne t'ennuies pas. — Nous sommes très heureux... Ce n'est pas vrai ?

LUCIENNE, *rêveuse.*

Si.

JEAN

Ah ! ça va mieux... Du bon beurre... un morceau de saucisson... et en route !... J'étais éreinté !...

LUCIENNE

Pourquoi n'as-tu pas monté Poulette ?

JEAN

Elle boite. J'ai envie de m'acheter une bicyclette.

LUCIENNE

Ah ! oui... Achètes-en une pour moi aussi, dis, veux-tu ?

JEAN

C'est pour le coup que les Grandpré ne nous confieraient pas leur fille !

(*Un silence.*)

LUCIENNE

Paris ne te manque pas, à toi ?

JEAN

Pas du tout ! Et à toi ?...

LUCIENNE, *sans conviction.*

A moi non plus... Peut-être... j'aimerais mieux recevoir un peu plus... seulement... (*avec un sourire*) tu est si jaloux !

JEAN

C'est vrai... mais c'est parce que je t'aime ! si fort ! si fort !

LUCIENNE

Oui.

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Il y a là deux vélocipédistes et une dame en voiture qui demandent à parler à monsieur et à madame.

LUCIENNE

Ah ! Ils ne vous ont pas dit leur nom ?

LE DOMESTIQUE

J'ai oublié de le demander.

JEAN, *contrarié, se levant.*

C'est Paul de Maucour, sa femme et madame de Cattenières, je parie ! J'ai envie de faire dire que nous ne sommes pas là.

LUCIENNE

Oh ! Pourquoi ?

JEAN

Paul m'agace avec ses...

LUCIENNE

C'est encore la jalousie.

JEAN

Tiens, tu as raison, je suis bête !... Alors, tu aurais plaisir à les voir ?

LUCIENNE

Mon Dieu, oui... et puis... ce n'est peut-être pas eux...

JEAN

Oh ! certainement si... (*Au domestique.*) Il y a une dame parmi les deux vélocipédistes ?

LE DOMESTIQUE

Je crois que oui. Je n'en suis point sûr, mais je crois que oui.

JEAN, *se levant.*

Je vais voir. (*Il va pour sortir avec le domestique. Lucienne reste un moment seule, très rêveuse. Entrent : Jean, Paul de Maucour, madame de Cattenières, madame de Maucour. Paul et madame de Maucour sont en bicyclistes et poussent leurs machines. Madame de Cattenières en toilette d'été.*)

SCÈNE V

JEAN, LUCIENNE, PAUL DE MAUCOUR, ALICE DE MAUCOUR, MADAME DE CATTENIÈRES

LUCIENNE

C'est vous ! Oh ! la bonne surprise !

ALICE

Comment vas-tu ? (*Jean la débarrasse de sa bicyclette qu'il appuie contre le mur du château.*)

LUCIENNE

Et toi?... (*Embrassades.*) Vous venez de Dieppe ?

ALICE

Mais oui.

MADAME DE CATTENIÈRES

C'est moi qui les ai décidés... Ils m'escortaient autour de la charrette anglaise... C'est charmant... (*A Jean.*) Vous avez une mine superbe !...

PAUL

C'est ce que je lui disais.

JEAN

Tu ne repars pas tout de suite ?

PAUL

Non.

JEAN

Alors, débarrasse-toi de ta machine ?

PAUL

Doucement... doucement. Pas au soleil...

JEAN

La voici à l'ombre.

LUCIENNE, *à Paul.*

Nous pensions souvent à vous... Je me disais : Ils ne viendront donc pas ?

ALICE, *de loin.*

Je ne pouvais parvenir à décider Paul.

PAUL, *bas, à Lucienne.*

Ne l'écoutez pas, nous l'avons presque amenée de force... (*Haut, à Jean.*) J'ai vu un boggy attelé devant la grille... Tu allais sortir?

JEAN

Oui... voir un de mes fermiers... à une petite lieue.

PAUL

Il a des fermiers!

JEAN

Cela t'amuserait-il de venir avec moi?

PAUL

Avec ma machine... les routes sont belles?...

JEAN

Superbes... et j'ai un trotteur qui te laissera en route.

PAUL

Qui me laissera en route! Nous allons voir ça!

JEAN

Viens... nous serons de retour pour le déjeuner.

LUCIENNE

C'est cela... Allez, allez... Nous bavarderons nous trois, pendant ce temps-là...

PAUL

Partons! (*Il prend sa machine et sort avec Jean.*)

SCÈNE VI

LUCIENNE, ALICE, MADAME DE CATTENIÈRES

LUCIENNE

Ah ! je suis contente de vous revoir.

MADAME DE CATTENIÈRES

Vous êtes très bien ici... une vue splendide...

LUCIENNE

N'est-ce pas ? Quand le temps est clair, on voit la mer, là, au-dessus du clocher de Saint-Martin.

ALICE

Vraiment ?

LUCIENNE

Toutes ces terres, jusqu'au petit bois, nous appartiennent et sont d'un seul tenant avec le parc.

MADAME DE CATTENIÈRES

Cela doit rapporter gros ?

LUCIENNE

L'année dernière, tout a beaucoup souffert à cause de la sécheresse.

MADAME DE CATTENIÈRES

Pourquoi n'arrose-t-on pas... comme sur les boulevards ?

LUCIENNE, *riant.*

Vous n'y pensez pas... Mais, asseyons-nous... (*Elles*

s'installent autour de la table.) Parlez-moi de Paris... Y a-t-il du nouveau ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Il ne s'est rien passé depuis l'affaire du docteur La Belleuse.

LUCIENNE

Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Quelle histoire ?

LUCIENNE

Celle dont vous parlez.

ALICE

Tu ne la connais pas ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Si, Lucienne la connaît.

LUCIENNE

Mais non.

ALICE

Elle ne la connaît pas !

MADAME DE CATTENIÈRES

Ce n'est pas possible !

LUCIENNE

Je vous jure !...

ALICE

Avec madame Longuyon...

LUCIENNE

Je ne sais rien.

MADAME DE CATTENIÈRES

Eh bien ! ma chère, à Paris et même à Dieppe, on vous regarderait comme un phénomène.

LUCIENNE

Mais, contez-moi cela.

ALICE

Tu sais que La Belleuse était le médecin et l'ami de madame Longuyon ?

LUCIENNE

Oui.

ALICE

La Belleuse, jaloux, a défendu à M. Longuyon...

LUCIENNE

Hein ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Parfaitement.

LUCIENNE

Et Longuyon ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Il a suivi l'ordonnance.

LUCIENNE, *riant.*

Dieu que c'est drôle !

ALICE

Attends donc, attends donc !... (*A madame de Cat-*

tenières.) A vous, ma chère; je ne sais comment dire le reste.

MADAME DE CATTENIÈRES

Madame Longuyon, un beau jour...

LUCIENNE

Sa situation est très intéressante... à cette chère amie... (*Alice et madame de Cattenières éclatent de rire.*)

ALICE, *se levant.*

Exquis!... Adorable.

LUCIENNE

Comment?

MADAME DE CATTENIÈRES

Vous ne croyez pas si bien dire.

LUCIENNE

Vrai?

ALICE

Tout ce qu'il y a de plus vrai. N'est-ce pas délicieux de vivre dans une ville où l'on voit de ces choses-là?

MADAME DE CATTENIÈRES

On aura beau dire, il n'y a qu'un Paris au monde!

ALICE

Comment, vraiment, tu ne savais pas cela?

MADAME DE CATTENIÈRES

Vraiment?

LUCIENNE

Non.

ALICE

Mais, comment vis-tu, ma pauvre amie, comment vis-tu ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Vous voyez beaucoup de monde, pourtant ?...

LUCIENNE

Personne... Les hobereaux des environs sont d'un collet-monté...

ALICE

Mais alors, qu'est-ce que tu fais pendant toute la sainte journée ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Lucienne la passe en tête-à-tête avec son mari.

LUCIENNE

Non. Jean va à ses affaires.

ALICE

Et tu ne t'ennuies pas?

LUCIENNE

Non.

ALICE

Sais-tu que c'est tout simplement héroïque.

MADAME DE CATTENIÈRES

Quand rentrez-vous ?

LUCIENNE

Peut-être irons-nous à Paris demain ou après-demain... pour deux jours... Mon oncle attend d'une minute à l'autre sa nomination de commandeur, et il invitera à dîner ses confrères qui ont l'intention de lui offrir les insignes. On dansera probablement. Le docteur La Belleuse est resté à Paris pour tout organiser.

MADAME DE CATTENIÈRES

C'est son affaire... Je demandais quand vous rentrerez définitivement ?

LUCIENNE

Nous n'avons pas l'intention de rentrer.

ALICE

Tu vas passer l'hiver ici ?

LUCIENNE

Pourquoi pas ?

ALICE

Eh bien, ma chère, je ne voudrais pas être à ta place... Mais autant t'enterrer tout de suite.

MADAME DE CATTENIÈRES, *regardant autour d'elle.*

Evidemment, c'est très bien ici, mais une cage aux barreaux dorés n'en est pas moins une cage.

ALICE

Et tu ne te plains pas de ton sort ?

LUCIENNE

Je suis très heureuse...

MADAME DE CATTENIÈRES

Très heureuse! Avant trois mois vous serez de retour à Paris, que votre mari le veuille ou non.

LUCIENNE

Pourquoi supposez-vous que je ne pourrai pas rester ici?

MADAME DE CATTENIÈRES

Parce que... parce que, jolie comme vous l'êtes; avec les goûts mondains que vous avez, il est impossible que vous perdiez votre jeunesse au milieu des champs.

LUCIENNE

Si je m'y trouve bien.

ALICE, *se levant.*

Tais-toi donc. Tu ne me feras jamais croire ça, que tu te plaises indéfiniment ici... toi surtout.

LUCIENNE, *rêveuse.*

Moi surtout!

MADAME DE CATTENIÈRES

Vous n'êtes pas plus faite pour cette existence que moi pour être servante d'auberge. Le docteur Bertry le disait avec raison.

LUCIENNE, *de même.*

Oui...

ALICE

Jamais je n'aurais cru que tu pusses rester ici pendant six mois de suite.

LUCIENNE

Mon Dieu, vous savez, il y a tout de même des jours où je donnerais gros pour revoir les omnibus de la Madeleine et le pâtissier de la rue Royale.

MADAME DE CATTENIÈRES

Parbleu !... Mais, qu'est-ce que ça sent donc ici

ALICE

Je ne sens rien.

MADAME DE CATTENIÈRES

Oh ! si ! (*Désignant le saucisson de Jean.*) C'est là ? Oh ! l'horreur !

ALICE

Mais oui... en effet...

MADAME DE CATTENIÈRES

Cela empoisonne !

ALICE

L'ail !...

MADAME DE CATTENIÈRES

Je me disais aussi depuis un moment : « Mais d'où peut bien venir cette odeur ? »

LUCIENNE, *confuse, debout, sans bouger de place.*

C'est Jean qui a déjeuné là...

ALICE

Comment, il mange de ça ?... Et ça, qu'est-ce qu'il y a eu là-dedans ?

MADAME DE CATTENIÈRES

De la soupe...

ALICE

C'est vrai, Lucienne?

LUCIENNE

Rosalie! Rosalie!

ROSALIE

Madame?

LUCIENNE

Vous ne pourrez donc jamais vous habituer à être propre! Je vous ai déjà dit d'enlever ça.

ROSALIE

Mais non, madame...

LUCIENNE

Allons! enlevez-le et taisez-vous! (*Rosalie obéit.*)

MADAME DE CATTENIÈRES

Hein! ce bon Jean! moi qui l'ai connu si poétique, si délicat, si éthéré!

LUCIENNE

Il s'entête à vouloir se nourrir en cultivateur. Je lui ai déjà dit mille fois que je trouvais cela souverainement ridicule.

ALICE

Il faut le laisser faire... du moment qu'il ne te force pas à partager avec lui...

MADAME DE CATTENIÈRES

Quand on aime...

LUCIENNE, *riant d'un rire forcé.*

Ah! ah! ça ne va pas jusque-là, je vous prie de le croire... Si nous rentrions, voulez-vous?

MADAME DE CATTENIÈRES

J'allais vous le demander.

LUCIENNE

Entrez, je vais vous montrez vos chambres... (*Elle monte la dernière. Une fois ses amies entrées, elle se retourne et pousse un profond soupir et les suit seule.*)

ROSALIE

Elle ne m'avait jamais dit d'enlever ça, madame.

LE DOCTEUR, *entrant.*

Rosalie!... Madame Belmont n'est pas sortie ?

ROSALIE

Non, monsieur! (*Il entre dans le château. — Entre Guernoche.*)

SCÈNE VII

ROSALIE, LE PÈRE GUERNOCHE, *puis* LE DOCTEUR BERTRY

LE PÈRE GUERNOCHE

Me v'là tout d'même... mais j'sis ben inquiet positi-

vement .. Ce monsieur qui vient d'entrer d'vint mé, qui c'est? C'est monsieur le docteur?

ROSALIE

Oui... Venez vite par ici voir Justin...

LE PÈRE GUERNOCHE

Inquiet comme j'suis, vaudrait mieux point.

ROSALIE

Il n'est pas si méchant que ça, monsieur le docteur.. Et puis, j'ai l'argent...

LE PÈRE GUERNOCHE

Oui!... J'me sens faible... positivement.

ROSALIE

J'ai ce qu'il faut pour vous remettre! Entrez... Tout de même... quand je pense que vous n'êtes qu'un berger...

LE PÈRE GUERNOCHE

Pis?

ROSALIE

Et pis que vous êtes plus malin qu'un médecin qu'a été dans les écoles jusqu'à plus de vingt ans!...

LE PÈRE GUERNOCHE

Plus malin... plus malin... non... mais bien autant tout de même, positivement. (*Elle le fait entrer à gauche. Le docteur Bertry reparaît sur le perron avec des journaux médicaux à la main.*)

LE DOCTEUR

Rosalie ?

ROSALIE

Monsieur ?

LE DOCTEUR

Il y a du monde avec madame ?

ROSALIE

Oui.

LE DOCTEUR

Vous ne pouviez pas me le dire?... Vous savez bien que je n'aime pas me trouver avec tous ces bavards... Il n'est pas venu de dépêche ?

ROSALIE

Non, monsieur.

LE DOCTEUR

Vous en êtes certaine ?

ROSALIE

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là qui vient d'entrer chez vous ?

ROSALIE

C'est... Monsieur l'a vu ?

LE DOCTEUR

Qui est-ce ?

ROSALIE

C'est le jardinier.

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que vous me racontez ? Je l'ai rencontré à la grille, le jardinier.

ROSALIE

Eh bien !... c'est le père Guernoche.

LE DOCTEUR

Le père Guernoche ?

ROSALIE

Le médecin... non, le berger.

LE DOCTEUR

Quel médecin ? Quel berger ?

ROSALIE

Je vais tout raconter à monsieur, parce que je vois bien que je ne puis pas faire autrement... Justin...

LE DOCTEUR

Il est mort ?

ROSALIE

Non, monsieur, il est guéri.

LE DOCTEUR

Qu'en savez-vous ?

ROSALIE

Il est là.

LE DOCTEUR

Justin ! Il est là ?

ROSALIE

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR

Je vous avais défendu de l'amener ici.

ROSALIE

Il en avait tant envie !

LE DOCTEUR

Et il a supporté le voyage ?

ROSALIE

Nous avions pris des secondes et je m'étais munie d'un oreiller.

LE DOCTEUR

C'est imbécile ce que vous avez fait là ! Il devait mourir vingt fois pendant le trajet.

ROSALIE

Il n'est pas mort du tout.

LE DOCTEUR

Ça ne fait rien. Du moment où je vous avais dit de ne pas le faire voyager, vous deviez le laisser à Paris.

ROSALIE

Mais... puisqu'il est guéri.

LE DOCTEUR

Qui l'a soigné ?

ROSALIE

Le père Guernoche.

LE DOCTEUR

Le berger?

ROSALIE

Oui, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR, *colère.*

C'est décourageant d'avoir affaire à des êtres aussi bornés. Comment ! les premiers médecins de Paris, à l'hôpital, vous déclarent que votre mari est perdu, et vous allez le mettre entre les mains d'un charlatan, d'un sorcier ignorant et stupide!

ROSALIE

Je sais bien que le père Guernoche n'est pas aussi savant que ces messieurs.

LE DOCTEUR

Alors, pourquoi lui confiez-vous la vie de Justin ? Vous ne comprenez donc pas que nous, nous avons étudié, tandis que votre père Guernoche sait à peine lire et écrire ?

ROSALIE

Il ne sait pas lire du tout.

LE DOCTEUR

Vous voyez bien.

ROSALIE

Seulement, il a tout de même guéri Justin.

LE DOCTEUR

Je voudrais le voir pour le croire.

ROSALIE

Si monsieur veut entrer.

LE DOCTEUR

Pour me trouver en face du docteur Guer... du père Guernoche, je veux dire... Jamais de la vie!...

ROSALIE

Enfin, il a tout de même guéri Justin!... Justin mange et boit comme tout le monde et il commence à se lever.

LE DOCTEUR

Et comment l'a-t-il guéri, le père Guernoche?

ROSALIE

Je vais vous expliquer, monsieur... En lui donnant un élixir et de son électricité à lui... parce que, les maladies, à ce qu'il dit...

LE DOCTEUR, *pouffant de rire.*

C'est bon, c'est bon... je croirai à tout ça quand j'aurai vu Justin. (*A ce moment Justin sort le premier, ouvrant la porte au père Guernoche.*)

ROSALIE

Tenez, monsieur, le voilà, mon mari... avec le père Guernoche... vous voyez bien qu'il est guéri. (*Justin rentre aussitôt.*)

LE DOCTEUR

C'est pourtant vrai... (*Au père Guernoche.*) Avancez, vous.

LE PÈRE GUERNOCHE

Mande pardon, je suis très pressé, sauf vot' respect, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR

Allons, je vous dis d'approcher... Laissez-nous, Rosalie.

SCÈNE VIII

LE DOCTEUR, LE PÈRE GUERNOCHE, *puis* LUCIENNE

Le père Guernoche prend son air le plus bête.

LE DOCTEUR

Eh bien ! mon cher confrère?

LE PÈRE GUERNOCHE

M'sieur, qu'ment qu' vous m'avez appelé ?

LE DOCTEUR

Vous savez où ça vous conduira, ce métier-là ?

LE PÈRE GUERNOCHE

Le métier d' berger... ça ne me conduira pas à vivre de mes rentes... positivement.

LE DOCTEUR

Je ne parle pas de celui-là, je parle de l'autre.

LE PÈRE GUERNOCHE

Quand j' vas battre en grange ?

LE DOCTEUR

Allons, ne faites pas la bête... Vous guérissez les gens, mon gaillard ?

LE PÈRE GUERNOCHE

J' les guaris point, y guarissent tout seuls.

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que vous leur faites, à vos malades ?

LE PÈRE GUERNOCHE

Quasiment rien. Il faut qu'ils aient bien envie de guarir, et puis, qu'ils croient qu'y guariront, ça suffit.

LE DOCTEUR, *à part.*

Il a plus raison qu'il ne croit... (*Haut.*) Alors, vous ne soignez que les maladies nerveuses ?

LE PÈRE GUERNOCHE

J' soigne rin du tout, positivement.

LE DOCTEUR

Ne jouez pas au plus fin. Vous vous moquez de moi avec votre air bête.

LE PÈRE GUERNOCHE

Moi ! mon Dieu !... mon Dieu ! Faut-il s'entendre dire ça à mon âge... à soixante-dix ans et trois mois !

LE DOCTEUR

Ça pourrait vous coûter cher.

LE PÈRE GUERNOCHE

Cher ?

LE DOCTEUR

Amende et prison, vous le savez bien.

LE PÈRE GUERNOCHE

Rin du tout. Ah !... vous voulez dire que j' fais l' métier de médecin ?

LE DOCTEUR

Dame !

LE PÈRE GUERNOCHE

Vous se trompez... L' médecin, y donne d' médicaments... mé, j' n'en donne point... J' les regarde, et y guarissent. Est-y défendu d' regarder le monde ?

LE DOCTEUR

Non.

LE PÈRE GUERNOCHE

Bé alors ?

LE DOCTEUR

Qui vous a donné l'idée de les regarder, pour les guarir, comme vous dites ?

LE PÈRE GUERNOCHE

Eh ben, v'là. J' faisais donc l' métier d' berger, j' gardais les moutons à m'sieu d' Grand'pré qu'habite là, derrière l'bois à m'sieu Laurent, dont son grand père a été maire à Ebreville... V' savez ben, en allant sur Hautmont ?

LE DOCTEUR

Après, après ?

LE PÈRE GUERNOCHE

On racontait que j' jetais des sorts, et patati, et patata... parce que j' sommes point bavard, à cause que d'être seul avec les moutons du matin au souer, sur les côtés des collines, ça n' dispose point à jacasser, positivement.

LE DOCTEUR

C'est bon ! c'est bon !

LE PÈRE GUERNOCHE

Un jour. j'rentrais à m' maison, j' vois su' la route la fille à Baffieu qui s' tordait en gueulant, quasiment comme si ç'avait été le diable ! J' la regarde, a m' regarde, alle a peur ; j'y crie très fort : « Tais-té ! » pis v'là qu'alle est guarie. Après, quand il y en avait d'autres qu'étaient malades, on m' les amenait. Moué, pou point m' fâcher avec les gens, j' faisais celui-là qui savais guarir, et elles guarissaient positivement. J' leur faisais comme ça... (*Il simule des signes magnétiques*) sans savoir... pour faire quelque chose, quoi. Et un jour que j' fûmes à Rouen, j'ai vu un magnétiseur ; alors, j'ai compris que j' guarissais par l'électricité. Voilà !

LE DOCTEUR

Et vous n'en faites jamais mourir, des malades ?

LE PÈRE GUERNOCHE

Jamais, vu que je n'leu donne point d' médicaments...

LE DOCTEUR

Et pourquoi guérissent-ils, à votre avis ?

LE PÈRE GUERNOCHE

V'là... J'ai ruminé ça dans m' tête, aveucque mes moutons... c'est d'électricité, d' mon électricité...

parce que, il y a deux espèces de maladies : d'abord quand les humeurs se mêlent avec le sang ou bien quand c'est le sang qui tourne en eau ; vous savez ça aussi bien que moi, pas vrai ? Vous allez voir ce que le monde est bête quand il est malade...

DOCTEUR

Certes !

LE PÈRE GUERNOCHE

S'pas ? Y a que nous pour savoir ça, positivement...

LE DOCTEUR

Assez ! Laissez-moi tranquille... Allez-vous-en... Et que je ne vous y reprenne plus !

LE PÈRE GUERNOCHE

Je ferai mon possible, m'sieur le docteur ! (*Il s'éloigne.*)

LE DOCTEUR, *à part.*

La suggestion... Le zouave Jacob... (*A Guernoche.*) Dites-moi, avez-vous guéri des malades qui avaient des plaies, des tumeurs ?

LE PÈRE GUERNOCHE

J'en ai point jamais vu...

LE DOCTEUR

Et s'il s'en présentait un ?

LE PÈRE GUERNOCHE

S'il m'en v'nait un ?... (*Il réfléchit profondément en*

regardant le docteur.) S'il m'en v'nait un, j' vous l'enverrais, monsieur l' docteur, positivement... (*Il sort.*)

SCÈNE IX

LUCIENNE, LE DOCTEUR

LUCIENNE *descend le perron.*

Bonjour, mon oncle !

LE DOCTEUR

Tu as une dépêche ?

LUCIENNE

Non !

LE DOCTEUR

C'est étonnant ; ma nomination a dû paraître à l'*Officiel.*

LUCIENNE

Vous savez que madame de Cattenières est là ?

LE DOCTEUR

Oui.

LUCIENNE

Elle vous supplie d'aller la voir.

LE DOCTEUR

Une consultation, à la campagne... Mais elle ne me laissera donc jamais tranquille ?

LUCIENNE

Allons, vous ne pouvez l'éviter... exécutez-vous de bonne grâce...

LE DOCTEUR

Elle devrait voir le père Guernoche, madame de Catteniėres...

LUCIENNE

Dites pas cela, il serait capable de la guérir...

LE DOCTEUR

Ah çà !... est-ce que tu y crois aussi, toi, au père Guernoche ?...

LUCIENNE

Dame... il a toujours guéri Justin...

LE DOCTEUR, *furieux.*

Il a guéri Justin ! Il a guéri Justin ! On m'assourdit avec ça. Il a guéri Justin ! Sais-tu pourquoi il a guéri Justin ? Parce que Justin n'avait rien !

LUCIENNE

Mais vous l'aviez condamné...

LE DOCTEUR

Possible, mais il n'avait rien... Il se figurait qu'il avait quelque chose, et il se le figurait si fort qu'il en serait mort... Mais il n'avait rien... Si Justin avait eu quelque chose, tu peux être certaine que le père Guernoche n'aurait pas guéri Justin. C'est de la suggestion. Justin s'était suggéré l'idée qu'il était malade, Guernoche lui a suggéré l'idée qu'il était guéri, et voilà comment le père Guernoche a guéri Justin... Et qu'on ne me casse plus les oreilles avec cette histoire-là... Ça

ne tient pas debout !... (*Il porte la main à son cœur.*) Allons ! j'ai tort de me mettre en colère... (*Il s'assied.*)

LUCIENNE

Je voulais vous demander un conseil... au sujet de ma santé... Je me sens nerveuse... abattue... triste sans motif...

LE DOCTEUR

Obtiens de Jean qu'il te ramène à Paris.

LUCIENNE

Il veut me garder ici.

LE DOCTEUR

Il a tort.

LUCIENNE

Ne pensez-vous pas qu'avec de la volonté, je pourrais surmonter ce malaise... qui est surtout un malaise moral ?

LE DOCTEUR

La volonté !... Alors, tu en es encore à croire que nous avons en nous un petit ressort que nous pouvons pousser à notre gré et qui nous permet de nous modifier ?... Non, non... nous n'avons aucun empire sur nous-mêmes. Nous ne sommes que des résultats et, lorsque nous croyons agir de notre propre chef, nous ne faisons que céder à une impulsion plus forte que les autres... Rentre à Paris et tu te porteras mieux... (*Il se lève et monte les marches du perron. Il s'arrête*

essoufflé.) Je ne peux plus monter quatre marches sans m'arrêter, maintenant ! (*Il pousse un profond soupir et entre dans le château.*)

LUCIENNE

« Nous ne sommes que des résultats !... » Oh ! Je m'ennuie ! (*Après un moment, Paul entre par le fond.*)

SCÈNE X

LUCIENNE, PAUL

PAUL, *arrivant près de Lucienne.*

Bonjour !

LUCIENNE

Ah !... Vous m'avez fait peur !... Vous voilà de retour ?...

PAUL

Oui.

LUCIENNE

Seul ? Vous n'avez pas pu suivre ?

PAUL

Moi ?... Je l'aurais semé, Jean, si une pièce de ma bicyclette ne s'était pas brisée.

LUCIENNE

Je vous plains de tout mon cœur.

PAUL

Vous êtes trop bonne... A quoi pensiez-vous, là ? Vous n'aviez pas l'air gai !

LUCIENNE

Vous vous trompez. J'étais là, toute seule.

PAUL

Toute seule ?

LUCIENNE

Toute seule ! (*Un silence.*)

PAUL

Vous dites que vous me plaignez, Lucienne ; je crois bien que c'est vous qu'il faut plaindre.

LUCIENNE

Moi ?

PAUL

Oui.

LUCIENNE

Parce que ?

PAUL

Parce que vous n'êtes pas heureuse.

LUCIENNE

Mais...

PAUL

Je le sais.

LUCIENNE

J'aime Jean... il m'aime.

PAUL

Oui, il vous aime... mais, pas assez... Il s'occupe plus de ses fermiers que de vous... Ah ! Lucienne ! nous aurons tous les deux passé à côté du bonheur !

LUCIENNE, *troublée.*

Tous les deux?

PAUL

Oui. Alice n'est pas la femme qu'il m'eût fallu. Ah! si c'était à refaire! Penser que je vous aimais tant!

LUCIENNE

Non, Paul, vous ne m'aimiez pas!

PAUL

Ah! si, je vous le jure, je vous aimais! C'est vous qui n'aviez pas d'affection pour moi.

LUCIENNE, *s'oubliant.*

Moi!

PAUL, *allant à elle.*

Lucienne!

LUCIENNE, *se reprenant.*

Allons, mon ami, il ne faut plus parler du passé. Tout cela est fini et nous n'y pouvons rien... D'ailleurs, vous vous trompez... Je suis très heureuse avec Jean... car je suis trop raisonnable pour ne pas comprendre qu'il a autre chose à faire que de soupirer à mes pieds pendant toute la journée... Ne pensons plus à cela. Soyons camarades, bons camarades, si vous voulez... et parlons d'autre chose... de bicyclette.

PAUL

Non! je veux vous dire...

LUCIENNE

Si vous ne voulez pas parler bicyclette, je m'en vais.

PAUL

Soit... Interrogez...

LUCIENNE

Alors... c'est donc bien amusant, de monter sur ces machines-là ?

PAUL

Oui. On a la sensation de la vitesse, d'une vitesse sans trépidation et dont on est le maître... Le vent vous souffle au visage : on boit trop d'air, on s'en grise, et c'est délicieux. (*Allant à la bicyclette de madame de Maucour. Il se baisse.*) Voyez-vous, c'est ceci qui a été brisé...

LUCIENNE, *qui l'a suivi.*

Ça doit être difficile de se tenir là-dessus ?

PAUL

Pas du tout. Voulez-vous essayer ?

LUCIENNE

J'aurais tant envie de savoir...

PAUL

Essayez.

LUCIENNE

Non, je tomberais.

PAUL

Vous ne tomberez pas, je vous soutiendrai...

LUCIENNE

Si vous alliez me lâcher...

PAUL

Mais non, mais non...

LUCIENNE

Et puis, il faudrait une robe comme celle d'Alice.

PAUL

Ce n'est pas nécessaire, c'est une bicyclette de dame... (*Il amène une pédale au bas de sa course.*) Mettez votre pied là. Non, pas celui-ci... le pied gauche... N'ayez pas peur, je vous tiens ; là, vous y êtes... (*Il est devant la machine.*)

LUCIENNE

Mais on est très bien... Ne me lâchez pas !...

PAUL

Soyez tranquille !... (*Un silence.*)

LUCIENNE, *riant.*

J'ai peur de tomber !

PAUL

N'ayez pas peur, je vous dis. (*Un silence.*)

LUCIENNE, *avec un cri.*

Ah ! je tombe ! je tombe ! (*Pour ne pas tomber, elle passe instinctivement son bras autour du cou de Paul.*) Je vous demande pardon... je me sentais partir. Je suis lourde, n'est-ce pas ?

PAUL, *la voix changée.*

Non... C'est parce que vous avez peur... Essayez encore.

LUCIENNE

Non. Je voudrais descendre.

PAUL

Pourquoi ça... c'est très bien.
(*Un silence.*)

LUCIENNE, *à Paul qui la tient par la taille.*

Vous me serrez trop... Je veux descendre... Paul, descendez-moi, je le veux...

PAUL, *à mi-voix.*

Je vous aime, Lucienne.

LUCIENNE, *troublée.*

Ah ! c'est mal, Paul, c'est mal... (*Elle se laisse glisser dans ses bras.*)

PAUL

Je vous aime, je vous aime !

LUCIENNE, *se défendant faiblement.*

Paul ! laissez-moi, laissez-moi !

PAUL

Je vous aime ! (*Lucienne est à demi-pâmée. Paul l'embrasse.*)

LUCIENNE

C'est mal..., c'est très mal... (*Elle se dégage et arrête Paul du geste.*) Je vous en prie...

PAUL

Lucienne ! (*Ils sont à quelques pas l'un de l'autre, encore troublés, lorsqu'entre Jean.*)

SCÈNE XI

Les Mêmes, JEAN

LUCIENNE, *à part.*

Ce que j'ai fait, mon Dieu ! ce que j'ai fait ! Alors, il a donc raison !

JEAN, *très gai.*

Hé bien ! le bicycliste ! Toi qui devais battre mon trotteur... (*A Lucienne, en riant :*) Il t'a dit ce qui lui est arrivé ?... Moque-toi donc un peu de lui, Lucienne.

LUCIENNE

Vraiment, monsieur de Maucour... (*Elle essaie de rire et s'arrête, ne sachant plus que dire. Mais cela est assez peu marqué pour que Jean ne le voie pas encore.*

JEAN, *à Paul.*

Il est malheureux que tu ne m'aies pas accompagné chez le père Ségard... (*Tout en parlant, il regarde tour à tour Lucienne et Paul. Il les voit troublés. Peu à peu la jalousie lui vient et sa gaîté s'éteint progressivement. Un silence. Il attend un rire qui ne vient

pas.) « Le toit devait chûter su' l' tête é d' leux z' éfants. » — Or, sais-tu quel toit était endommagé ?...

LUCIENNE, *qui ne l'écoutait pas.*

Non. Lequel ?

JEAN, *très grave.*

Celui de l'étable...

LUCIENNE, *s'efforçant de rire.*

C'est très curieux...

JEAN

N'est-ce pas ? (A *Lucienne.*) Cela ne te fait pas rire ?

LUCIENNE

Mais si.

JEAN

... Après tout... cela ne vous intéresse pas... (*A Paul.*) Il y a longtemps que tu es là ?

PAUL

Oui. Nous avons bavardé, madame Belmont et moi, et même, je m'aperçois que je n'ai que le temps d'aller changer de vêtements pour le déjeuner. Tu permets ?... (*Il sort. Jean a repris sa physionomie du commencement du premier acte.*)

SCÈNE XI

LUCIENNE, JEAN

JEAN, *après un silence, à sa femme.*

De quoi parliez-vous... toi et... Paul ?

LUCIENNE

De rien... de choses et d'autres...

JEAN

Tu as oublié déjà de quoi vous causiez ?

LUCIENNE

Mais non... Seulement, cela a si peu d'importance...

JEAN

Dis toujours...

LUCIENNE

Nous parlions... de sa femme... d'Alice...

JEAN

Et puis ?

LUCIENNE

Et puis... c'est tout !

JEAN, *la regardant.*

Vraiment ?

LUCIENNE

Mais, tu me fais subir un interrogatoire ?...

JEAN

Oui... oui, Lucienne... (*Un silence.*) Allons ! je ne

suis pas aveugle ! J'ai vu que vous étiez troublés tous les deux... Pourquoi ?

LUCIENNE

Troublés ?...

JEAN

Lucienne, sois franche... Dis-moi la vérité... Je veux la savoir... Je te demande pardon de te parler comme je le fais... C'est tout mon mal d'autrefois qui me ressaisit... Cette tristesse que je croyais guérie... et qui ne l'est pas... Ne me mens pas, surtout... surtout ne me mens pas... Il t'a débité des galanteries... Réponds.

LUCIENNE

Oui.

JEAN

Vous avez sans doute parlé du passé ?...

LUCIENNE

Oui.

JEAN

Après ?... (*Silence.*) Peut-être il t'a prise dans ses bras, et malgré toi, il t'a embrassée... (*Signe de tête de Lucienne. Jean s'exalte.*) Et tu n'as pas crié ? Et tu ne l'as pas chassé ?

LUCIENNE

Pardonne-moi, Jean... pardonne-moi... J'avàis la tête perdue... Je ne savais plus où j'étais... J'ai eu un moment de folie...

JEAN, *riant nerveusement.*

Ah ! ah ! un moment de folie ! C'est votre excuse, à vous autres femmes !... Aie donc le courage de l'avouer, au moins... Avoue-le donc que tu l'aimes !

LUCIENNE

Non !

JEAN

Tu l'aimes, je te dis ! N'as-tu pas dû l'épouser ?

LUCIENNE

Je ne l'aime pas !

JEAN

Mais pourquoi mentir ? Est-ce que ce n'est pas évident ? Est-ce que je ne vous ai pas vus tous les deux, le jour même où je t'ai dit mon affection pour toi ? Est-ce que je ne vous ai pas vus causer ensemble ? Est-ce que je ne t'ai pas vue lui sourire pendant qu'il te parlait à l'oreille, penché sur toi, te couvant du regard ?... Et vos mains ! Ose donc me dire qu'elles ne se sont pas serrées furtivement ! Tu ne l'oses pas, car cela, je l'ai vu ! je l'ai vu !... Et tout à l'heure, lorsqu'il est arrivé ici, est-ce que tu n'étais pas joyeuse ? Est-ce que ce n'est pas toi qui m'as forcé à le recevoir ? Réponds ! Qui sait même si tu ne l'attendais pas ?...

LUCIENNE

Jean ! prends garde à ce que tu dis ! Ne m'accuse

pas, ne m'accable pas... J'ai été légère, peut-être ; je t'en demande pardon... Ce pardon, donne-le-moi sans insister davantage. Aide-moi, Jean, je t'en prie, secours-moi. Je suis dans une crise, je ne sais pas où je vais, je ne sais où je serai demain. Tu peux encore me sauver, nous sauver... Aide-moi !...

JEAN

Tu as peur de toi-même ! Tu avoues ! Tu vois bien que tu avoues !

LUCIENNE

Oui, c'est vrai, j'ai peur de moi-même...

JEAN

Mais, tu ne comprends pas que ce serait ta seule excuse, de l'aimer ! Si tu ne l'aimais pas, quelle femme serais-tu donc ?

LUCIENNE

Mon ami, mon mari, mon Jean ! par pitié ! par pitié !

JEAN

Va-t'en ! va-t'en ! tout est brisé ! tout est fini ! Ah ! le beau rêve... le beau rêve disparu... Je me retrouve le malheureux que j'étais avant de t'épouser... T'épouser ! J'avais cru que je pourrais, à force d'amour, te modifier, faire de toi l'épouse fidèle et respectée ; j'avais cru que je pourrais élever ton cœur au-dessus des coquetteries mondaines, et tu t'étais engagée envers moi à m'aider dans cette tâche bénie ! Au lieu de

cela, si le hasard ne m'avait pas fait découvrir votre intrigue dès le début, vous l'auriez poursuivie dans le mensonge, me donnant, toi, tes baisers, lui, ses poignées de main. Oui, vous m'auriez lâchement trompé !... Et quand vous auriez été rassasiés de caresses, comme vous auriez ri de moi tous les deux !

LUCIENNE, *avec des cris.*

Assez, Jean ! assez ! c'est faux ! c'est faux ! Je t'aime ! aie pitié de moi, je t'aime !

JEAN

Ah ! oui, vous auriez ri ! Vous n'auriez pas été les seuls, et je sais bien ce qu'on aurait dit...

LUCIENNE, *lui prenant les mains.*

Quoi ?

JEAN, *les yeux dans les yeux.*

Que je devais bien m'y attendre !

LUCIENNE, *étouffant un cri.*

Ah !... (*Froidement.*) C'est fini maintenant ! Le mot irréparable, tu l'as prononcé, et tu viens de tuer notre amour !

JEAN, *avec la plus grande douleur.*

Non, Lucienne ! non, ma femme ! non ! oublie ! oublie ce que je t'ai dit ! Je te demande pardon ! Tu sais bien qu'il faut me pardonner... tu sais bien le pauvre homme que je suis, et comme j'ai souffert pendant toute

ma vie! Il faut avoir pitié de toutes mes miseres, Lucienne, et oublier, et pardonner; je t'aime toujours et je te fais souffrir... Ma chérie, je t'ai fait souffrir! pardon! pardon! (*Il éclate en sanglots et s'assied à gauche de la table de droite.*)

LUCIENNE, *impassible.*

Je n'ai rien à te pardonner. Tu l'as découverte, la vérité que je ne voulais pas voir. Tu as raison, nous nous sommes trompés et je me trompais en croyan que je pouvais t'aimer. Ah! je le voulais, cependant, je le voulais de toutes mes forces; mais je ne suis pas libre de mes actes, je ne suis pas libre!... J'ai voulu m'échapper, je retombe lourdement, et je suis brisée... Depuis quelque temps déjà, je m'ennuyais, je regrettais Paris, les fêtes, le monde, j'espérais encore que cet ennui ne serait que passager, mais je vois clair maintenant, c'était ma nature contrainte qui se révoltait, et il a suffi d'un contact inattendu pour me livrer sans défense à ce Paul que je n'aimais plus. Et cela, ce n'est pas ma faute, c'était fatal! C'est plus fort que moi, plus fort que tout! Oui, pleurons, Jean! pleurons! Nous sommes bien malheureux! bien malheureux! (*Elle pleure avec lui.*)

JEAN

... Je suis coupable, Lucienne! Je n'aurais pas dû t'épouser, puisque je n'ai pas su t'aimer comme tu vou-

lais être aimée... Mais ce n'est pas ma faute, à moi non plus !...

LUCIENNE

On nous l'avait dit, Jean! Il est des prisons d'où l'on ne s'évade pas!... (*Changeant de ton.*) Alors, puisque c'est inévitable, puisque c'était définitif avant que je naisse, il est inutile de lutter plus longtemps!... et je vais donc être joyeuse, moi aussi!

LE DOCTEUR BERTRY, *paraissant sur le perron, une dépêche à la main.*

Jean! Lucienne! J'ai la dépêche!... Ma nomination à l' « Officiel » !

LUCIENNE

Ah! oui! vous triomphez! Vous triomphez!... complètement!

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Un salon chez le docteur Bertry.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR RICHON, JEAN, *puis* LE DOCTEUR LA BELLEUSE *et le* DOMESTIQUE

JEAN

La Belleuse était resté ici pour les préparatifs de cette fête. Dès que le docteur Bertry reçut la dépêche annonçant sa nomination, il partit pour Paris et nous demanda, à Lucienne et à moi, de l'accompagner... (*La Belleuse est entré par la gauche. Il s'essuie le front en homme qui vient d'accomplir une lourde besogne et se repose enfin. Il a la Légion d'honneur.*)

RICHON, *bas, à Jean.*

Voici le docteur La Belleuse.

LA BELLEUSE, *se laissant tomber dans un fauteuil près du bureau.*

Ouf !... Bonsoir, messieurs... Je n'en puis plus, je

n'en puis plus !... Vous ne sauriez croire ce que j'ai eu de mal à organiser la manifestation spontanée dont le docteur Bertry est en ce moment l'objet !... Vous permettez ?... (*Un instant de silence. Tout à coup il tressaille, se lève, appuie sur un bouton électrique placé sur le bureau et, le domestique ne venant pas assez vite, il court à la porte de gauche. Le domestique entre d'un pas.*)

LA BELLEUSE

Où en est-on ?

LE DOMESTIQUE

Ces messieurs sont dans le petit salon.

LA BELLEUSE

Pour la remise des insignes. Bien... Les musiciens ?

LE DOMESTIQUE

Ils sont là.

LA BELLEUSE

Bon !... Il faudra penser à leur donner des rafraîchissements... et dire au maître d'hôtel... Non, je le ferai moi-même. (*Le domestique sort.*)

LA BELLEUSE

Je vous demande pardon... Je n'en puis plus... Cette soirée, ce bal, organisés en quarante-huit heures... je puis le dire sans fausse modestie... c'est un tour de force... Pourvu que tout marche bien !...

Et il y a un monde!... (*Allant à droite.*) D'abord, la fête devait se passer dans l'intimité... quelques collègues et quelques amis... Mais le maître est si populaire!... Tout Paris voulait avoir une invitation. Les favorisés auront une surprise : le docteur Bertry leur lira des fragments de sa prochaine communication à l'Académie, sur la souveraineté de la science... (*Négligemment, désignant sa boutonnière.*) Vous avez vu, j'ai été compris dans la promotion, c'est le docteur Bertry qui m'a fait cette surprise. Moi, je n'y tenais pas... Mais c'est pour les malades... Il y en a encore sur qui ça fait de l'effet.

RICHON *et* JEAN

Compliments... Félicitations...

LA BELLEUSE

N'en parlons pas... N'en parlons pas... C'est parce que je voyais que vous regardiez... Elle fait plaisir, n'est-ce pas, l'imposante manifestation qui vient de se produire sur le nom du docteur Bertry?

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur La Belleuse?...

LA BELLEUSE

J'y vais... Vous voyez? je n'ai pas une minute à moi! (*Il sort.*)

SCÈNE II

RICHON, JEAN

RICHON

Reprenons notre conversation interrompue par cet imbécile... Mon pauvre Jean ! Vous disiez ?

JEAN

Lucienne a donc suivi son oncle ici. J'avais, moi, l'intention de rester à Ébreville, mais je n'ai pas pu.

RICHON

M. de Maucour est invité, vous le savez.

JEAN

Que m'importe ! Il n'est pas responsable de ce qui arrive ; c'est notre destinée qui s'accomplit.

RICHON

... Et le docteur Bertry ?

JEAN

Lui ? Il s'occupe bien de nous ! Il n'a pas compris la gravité de ce qui se passe. Il croit à une simple brouille d'amoureux. Je n'ai pas voulu insister, du reste, de crainte d'entendre le : « Je vous l'avais bien dit » que je devinais sur ses lèvres.

RICHON

N'avez-vous pas essayé de vous expliquer auprès de votre femme ?

JEAN

Si. Elle n'a pas voulu m'écouter... Je l'ai vue tout à l'heure... Elle est gaie, elle. Comprenez-vous cela ? elle est gaie !

RICHON

On lui a tellement répété qu'elle était sous l'influence de l'hérédité de sa mère qu'elle a fini par le croire. Elle est convaincue qu'elle ne peut plus être une honnête femme et elle s'efforce, la pauvre, d'imiter madame de Cattenières et madame Longuyon. (*On entend, au dehors, des éclats de rire de Lucienne.*)

JEAN

Écoutez-la ! Écoutez-la rire ! (*Lucienne et madame de Cattenières traversent la scène.*)

SCÈNE III

Les Mêmes, LUCIENNE, MADAME DE CATTENIÈRES

LUCIENNE, *passant.*

Et alors, c'est La Belleuse qui les a réconciliés ?

MADAME DE CATTENIÈRES

La Belleuse lui-même.

LUCIENNE

C'est exquis.

MADAME DE CATTENIÈRES

Longuyon veut absolument lui faire un cadeau pour

lui prouver sa reconnaissance. (*Nouveaux éclats de rire. Elles sortent.*)

JEAN, *pleurant, se lève.*

Ma pauvre Lucienne! ma pauvre Lucienne... Il me semble qu'elle est morte...

RICHON

Du courage. Ne pleurez pas. Cette gaieté-là ne peut pas durer. (*Nouveaux éclats de rire de Lucienne et de madame de Cattenières. La Belleuse entre avec Morienval. Jean va derrière eux jusqu'à la porte par laquelle est sortie Lucienne. Il y reste un moment, la suivant des yeux, puis il sort lentement.*)

SCÈNE IV

RICHON, LA BELLEUSE, *puis* BERTRY, *de droite* LE DOCTEUR MORIENVAL

LA BELLEUSE

Admirable, cette manifestation, admirable... Vous avez beaucoup perdu, mon cher confrère; n'est-ce pas, Morienval?

MORIENVAL

Beaucoup.

LA BELLEUSE

Étonnant... prodigieux...

BERTRY, *entrant, à Richon.*

Je suis content de vous voir, mon cher docteur. Je voulais demander un renseignement à ces messieurs,

et je suis bien aise que vous me donniez aussi votre avis... Voyons, messieurs, vous êtes tous les trois médecins ; répondez-moi franchement : est-il possible qu'un berger, un rebouteux de village, un charlatan... appelez-le comme vous voudrez... est-il possible qu'il guérisse des malades abandonnés par la science ?

MORIENVAL

Jamais !

RICHON

Qui sait ?...

BERTRY

Vous ne répondez pas, La Belleuse ?

LA BELLEUSE

Non.

BERTRY

Parce que ?

LA BELLEUSE

Parce qu'il n'y a pas à répondre à cela... Si un imbécile pouvait réussir là où des médecins ne réussissent pas, je me demande à quoi serviraient nos études et nos diplômes.

BERTRY

Enfin, vous ne croyez pas que ce soit possible ?

LA BELLEUSE

Non.

MORIENVAL

Non.

BERTRY

Eh bien, c'est possible tout de même... Il y a, Ébreville, un berger, du nom de Guernoche...

LA BELLEUSE

Qui a guéri Justin... oui, je sais.

BERTRY

Alors?

LA BELLEUSE

Le docteur Bertry m'a expliqué... Justin n'avait rien...

MORIENVAL

Il n'avait rien.

BERTRY

Et Brinvillard... Connaissez-vous Brinvillard?

LA BELLEUSE

Oui.

BERTRY

Avait-il quelque chose, celui-là?

RICHON

Certes.

LA BELLEUSE

Je le connais... Et votre Guernoche ne le guérira pas, j'en réponds.

BERTRY

Il paraît qu'il l'a guéri tout de même.

LA BELLEUSE *éclate de rire, puis :*

Je vous en prie... ne vous fâchez pas... ne prenez

pas en mauvaise part... c'est tellement drôle... Il a guéri Brinvillard !

MORIENVAL, *en même temps.*

Il a guéri Brinvillard !

LA BELLEUSE. *Rire, puis reprenant son sérieux.*

Savez-vous qui le soignait, Brinvillard ? (*Un temps.*) C'était le docteur Bertry... (*Triomphant.*) Ah !

BERTRY

D'accord. Mais Brinvillard ne pouvait pas se tenir debout, et hier, on l'a vu chasser. Qu'est-ce que vous en dites ?

LA BELLEUSE

Je dis... je dis que si je le voyais moi-même, je n'y croirais pas... Mais, mon cher, comprenez donc qu'il y a des lois, dans la nature ; des lois, vous entendez ; des lois qu'on ne transgresse pas !...

MORIENVAL

A quoi servirait-il qu'il y en ait, s'il était possible de les transgresser ?

LA BELLEUSE, *à Richon.*

Vraiment, mon cher collègue, qu'est-ce que vous pensez de cela ? Bien entendu, j'écarte monsieur Bertry, qui est de bonne foi; mais les autres... ces malades qui ont perdu la confiance dans le savoir des premiers d'entre nous... et qui vont se mettre entre les mains

d'un berger... cela ne vous révolte pas, une bêtise pareille ?

RICHON

Non.

LA BELLEUSE

Non !

RICHON, *avec bonté.*

Non... Songez donc combien il faut qu'ils souffrent, ces malheureux, pour aller mendier à un berger quelques paroles d'espérance ! C'est de la bêtise, dites-vous ?... peut-être... mais elle est faite de tant de douleurs, de faiblesses et de misères, cette bêtise-là... Et puis, nous devons le reconnaître, nous ne savons pas tout...

BERTRY

Vous, Richon, vous admettez que ce berger ait pu obtenir une guérison ?

RICHON

Mon Dieu, pourquoi pas ?

LA BELLEUSE

Vous dites cela ! Vous n'avez donc aucune foi dans notre art ?

RICHON

De la foi dans la médecine, je n'en ai plus guère, c'est vrai, et je vais vous dire pourquoi... Je n'ai pas pu empêcher mon fils unique de mourir à dix-sept ans,

monsieur, et pourtant... je vous jure... (*Entre le docteur Bertry. Il est rayonnant. Au cou, la cravate de commandeur.*)

SCÈNE V

Les Mêmes, LE DOCTEUR BERTRY

LE DOCTEUR BERTRY

Eh bien... qu'est-ce que vous complotez là, tous les quatre...? Vous avez bien raison de vous isoler... Il y a une telle cohue dans le grand salon... Je dis cohue... et j'ai tort... N'est-ce pas que j'ai tort?... Dites-moi, messieurs, dites-moi s'il n'y a pas lieu d'être confus... En brillants... ils m'ont offert les insignes en brillants!... Je ne sais pas vraiment dans quel monde vivent les pessimistes qui nient la confraternité et l'esprit de corps... C'est trop beau, en vérité, et mon modeste mérite ne... Je suis confus... Eh bien, vous me croirez si vous voulez... certes, ma nomination me fait plaisir, je ne chercherai pas à le cacher; mais ce qui m'a surtout ému, c'est la manifestation toute spontanée de sympathie dont j'ai été l'objet... Il arrive des dépêches de tous les coins de la France... Combien en avons-nous reçu, La Belleuse, depuis midi?

LA BELLEUSE

Quarante-deux!

LE DOCTEUR BERTRY

Quarante-deux!... Il en a plein sa poche... n'est-ce

pas, La Belleuse ?... Faites voir à ces messieurs... par curiosité. (*La Belleuse tire un paquet de dépêches de sa poche.*) Regardez-moi ça ! (*A La Belleuse.*) Et qu'est-ce que vous disiez que le concierge avait raconté au domestique, tantôt, au sujet du bureau télégraphique ?

LA BELLEUSE

Il paraît qu'on a dû demander un employé supplémentaire.

LE DOCTEUR BERTRY

Un employé supplémentaire... Les braves gens ! (*Il va vers La Belleuse et lui rend le paquet de dépêches.*) Tenez, gardez ça !... (*Il se trouble peu à peu pendant ce qui suit.*) Je vous l'affirme, tout cela est réconfortant... très réconfortant... c'est le prix de... c'est le prix de quarante années de labeur ininterrompu... Je suis... Je suis très heureux... (*La main sur le cœur, il suffoque.*) C'est un hommage... un hommage à l'art médical... (*A bout de forces.*) Laissez-moi seul, je vous en prie...

BERTRY

Qu'est-ce que tu as ?

LE DOCTEUR BERTRY, *se raidissant.*

Moi ? Je n'ai rien... Que veux-tu que j'aie ?... Je n'ai rien, je demande seulement...

RICHON

Vous souffrez...

LA BELLEUSE

Vous êtes malade, cher maître...

MORIENVAL

Mais oui, cher maître.

LE DOCTEUR BERTRY, *se reprenant et s'animant.*

Malade... Moi, malade... Vous êtes fou ; moi, malade !...

BERTRY

Calme-toi... Nous voyons bien que tu es souffrant...

LE DOCTEUR BERTRY

Tu m'ennuies ! Je te défends de dire ça, tu m'entends ! Malade, moi ! Je suis moins malade que toi... oui, que toi... Seulement, toi, tu ne le sais pas... Moins souffrant que vous, La Belleuse ; vous n'arriverez pas à mon âge, je vous en réponds... Je ne sais pas ce qui vous a pris à tous les trois. (*Reprenant tout à fait son sang-froid avec un grand effort de volonté et scandant les mots.*) Je vous disais que la manifestation dont je suis l'objet est un hommage au corps médical tout entier, un hommage à la science... Et comme l'émotion m'avait un peu fatigué, je vous priais de me laisser seul... Mais ne dites pas que je suis malade ou souffrant... je ne suis ni souffrant ni malade, vous entendez ?... Là... (*Avec un sourire.*) Laissez-moi... La Belleuse... Voyez où on en est...

LA BELLEUSE

Oui, cher maître. (*A Richon, en sortant.*) C'est déso-

lant, il faut maintenant que j'aille recevoir les félicitations à sa place. (*Un soupir.*) Enfin ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, M. BERTRY

M. BERTRY

C'est passé?

LE DOCTEUR

Oui, tout à fait.

M. BERTRY

Ecoute... J'ai quelque chose à te dire... Tu me promets de ne pas te fâcher ?... Tu sais, Brinvillard...

LE DOCTEUR BERTRY

Oui.

M. BERTRY

Il est guéri...

LE DOCTEUR BERTRY, *le regardant.*

Par le père Guernoche ?

M. BERTRY

Oui...

LE DOCTEUR BERTRY

Alors ?...

M. BERTRY

Alors... Tu me promets de ne pas te fâcher ?...

LE DOCTEUR BERTRY

Tu ne vas pas, je suppose, me proposer de me faire soigner par ton rebouteux?

M. BERTRY

Mets-toi à ma place... Quelqu'un qui avait le même mal que toi est guéri. Je ne m'occupe pas de savoir qui est le guérisseur, s'il a ses diplômes ou non ; je t'en parle parce que je t'aime et que je ne veux plus que tu souffres. Enfin, mon grand frère, tu peux bien faire cela pour moi.

LE DOCTEUR BERTRY

Une fois pour toutes, laisse-moi tranquille... Tu es très gentil, mais laisse-moi tranquille. (*Un temps. Amicalement.*) Ah! je te reconnais bien là, faux sceptique! Vous êtes tous pareils. Vous ne croyez pas à notre science, mais vous croyez aux secrets du père Guernoche!... Ose donc dire maintenant que les médecins ne sont pas indispensables à l'humanité... (*Sérieux.*) Ne parlons plus de cela... Ecoute-moi. Quand même je serais certain d'être guéri par lui — tu m'entends : certain — je refuserais de le voir.

M. BERTRY

C'est de l'entêtement.

LE DOCTEUR BERTRY

Non, c'est de la dignité, de la dignité professionnelle.

(*Entre La Belleuse, se tenant les côtes à force de rire.*)

SCÈNE VII

LE DOCTEUR BERTRY, BERTRY, LA BELLEUSE, *puis* LUCIENNE, MADAME DE CATTENIÈRES, MADAME LONGUYON.

LA BELLEUSE

Monsieur Bertry... une bien bonne. Une nouvelle qu'on vient de m'apprendre. Je vous cherchais pour vous l'annoncer.

BERTRY

Dites...

LA BELLEUSE

Je... pfûûû ! (*Il pouffe de rire.*) Votre Brinvillard... guéri par le père Guernoche... Non... je ne pourrai pas... (*Il étouffe.*) Il est mo-o-o-o-o-ort !...

LE DOCTEUR, *riant.*

Ah ! ah ! ah !...

LA BELLEUSE, *pouffant.*

En rentrant de... de la chasse... chez lui. Tout d'un coup... rrran !... nettoyé... (*Il rit à en pleurer.*) Ra-a-a-sé !...(*Le docteur et La Belleuse rient.*)

LE DOCTEUR, *à son frère.*

Tu ne ris pas ?

BERTRY

Vous êtes féroces ! On croirait que vous êtes furieux qu'il vous ait échappé.

LE DOCTEUR, *qui a cessé de rire.*

En effet... il n'y a pas de quoi rire. (*Comme à lui-même.*) Il est mort subitement...

LA BELLEUSE

Je vous demande pardon... Seulement... Je venais vous chercher... parce qu'une nouvelle délégation est arrivée... On m'a appris à l'instant... alors...

LE DOCTEUR

Une nouvelle délégation?...

LA BELLEUSE

Oui... avec un discours... (*Entrent successivement Lucienne, madame de Cattenières et madame Longuyon.*)

LUCIENNE

Mon oncle... on vous cherche partout... Une délégation.

MADAME DE CATTENIÈRES

Mon cher docteur... vous vous cachez...

MADAME LONGUYON

Ce sont les médecins de Dieppe.

LUCIENNE

Faut-il les faire venir ici?

LE DOCTEUR

Non, non... Venez avec moi, La Belleuse.

SCÈNE VIII

LUCIENNE, MADAME DE CATTENIÈRES, MADAME LONGUYON

LUCIENNE

Nous serons très bien ici, pour attendre la fin de la harangue et bavarder à notre aise. Je suis charmée de me trouver avec vous. Si vous voulez, nous serons tout à fait amies, toutes les trois.

MADAME LONGUYON

J'en serai ravie.

MADAME DE CATTENIÈRES

Et moi !...

LUCIENNE, *toujours nerveuse.*

Qu'est-ce que nous disions ?... Mais cette malheureuse a dû passer par des transes terribles...

MADAME DE CATTENIÈRES

Pourquoi ?

LUCIENNE

Dame... Il me semble, à moi, qu'on ne doit pas vivre... La peur d'être surprise, les histoires à inventer, les impairs des amis qui disent vous avoir vue dans tel quartier, alors que vous avez dit aller dans tel autre... Ce doit être une inquiétude de tous les instants.

MADAME LONGUYON

Peuh !... (*Elle interroge madame de Cattenières d'un signe de tête.*)

MADAME DE CATTENIÈRES

Peuh !...

MADAME LONGUYON

On s'y fait...

MADAME DE CATTENIÈRES

On le dit, du moins. (*Un temps.*)

MADAME LONGUYON

On le dit. Vous comprenez bien que nous n'en savons rien par nous-mêmes.

MADAME DE CATTENIÈRES

Oh ! ma chère amie... Si La Belleuse vous entendait !

MADAME LONGUYON

La Belleuse !... D'abord, c'est une nullité.

MADAME DE CATTENIÈRES

Comme médecin... mais comme médecin... seulement. (*A Lucienne.*) N'est-ce pas, chère amie ?...

LUCIENNE

Certainement. (*A madame Longuyon.*) Mais je vous croyais en fort bons termes avec lui ?

MADAME LONGUYON

Taisez-vous donc ! Ces choses-là ne s'avouent pas.

MADAME DE CATTENIÈRES

C'était pour cacher son jeu. Les maris devraient se méfier des hommes dont leur femme dit du mal.

LUCIENNE, *à madame de Cattenières, se forçant à rire.*

Ah ! ah !... Et vous n'avouez pas non plus, vous !

MADAME DE CATTENIÈRES, *scandalisée.*

Y pensez-vous?... Une liaison, moi!... Je suis veuve, ma chère !

LUCIENNE

Et quand M. de Cattenières vivait?

MADAME DE CATTENIÈRES, *rêveuse.*

Ah ! c'était le bon temps, alors!... (*Avec un sourire vague.*) Pauvre Raymond!

MADAME LONGUYON

Il n'a rien su?

MADAME DE CATTENIÈRES

Je ne me serais jamais pardonné une maladresse qui aurait pu troubler son bonheur et sa tranquillité... J'avais pour lui la plus haute estime.

LUCIENNE

Et pourtant...

MADAME DE CATTENIÈRES

Ma chère Lucienne, vous me comprendrez plus tard : la faute d'une femme n'est une faute qu'à partir du moment où son mari la connaît.

MADAME LONGUYON

Evidemment. Tant que nous savons nous cacher, nous ne faisons de mal à personne.

MADAME DE CATTENIÈRES, *les yeux baissés.*

J'oserai ajouter : au contraire... Mais je parle sérieusement. Notre devoir vis-à-vis de nos maris, c'est

de les rendre heureux. M. de Catteniéres a été le plus heureux des hommes.

LUCIENNE, *riant.*

Au jeu aussi ?

MADAME DE CATTENIÈRES, *vivement.*

Eh bien, non, ma chère... C'était à n'y rien comprendre : il perdait tout le temps.

LUCIENNE

Et la première intrigue... pas d'émotions, pas de remords ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Si. Beaucoup. C'est ce qui rend cette première aventure si particulièrement exquise... (*Perdue dans ses souvenirs.*) Je me rappelle... (*Silence.*)

LUCIENNE

Quoi, dites ?

MADAME LONGUYON

Oh! oui, dites... Vous vous rappelez ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Oh! rien, une coïncidence, un détail... insignifiant pour les autres... mais auquel je ne puis penser sans une délicieuse douleur... Cette première fois, c'était le jour anniversaire de notre mariage...

MADAME LONGUYON

Le délai était convenable.

MADAME DE CATTENIÈRES

Je le sais bien. Mais tout de même... lorsqu'en rentrant, j'ai trouvé M. de Cattenières avec son cadeau et son bon sourire... ça m'a fait un petit quelque chose... Il était si confiant!... Si j'avais su...

LUCIENNE

Vous n'auriez pas...?

MADAME DE CATTENIÈRES, *très sérieuse.*

Non! J'aurais attendu un peu...

LUCIENNE, *riant d'un rire faux.*

Ah! ah! ah!... c'est charmant...

MADAME DE CATTENIÈRES

Qu'est-ce que vous avez?

LUCIENNE

Rien... Qu'est-ce qu'on dirait bien encore?... Racontez-moi d'autres histoires...

MADAME DE CATTENIÈRES, *pudique.*

Oh! Lucienne!

LUCIENNE

Sur vos bonnes amies... sur leurs maris... M. de Benchêne, est-ce qu'il a des maîtresses?... oui... Et M. de Maucour?... M. de Maucour?

MADAME DE CATTENIÈRES

Non, pas encore.

MADAME LONGUYON

Voilà cependant près d'un an qu'il est marié.

MADAME DE CATTENIÈRES

Oui, je n'y comprends rien.

LUCIENNE

Vous ne savez pas autre chose?... Ah! je voulais vous demander... Vous avez vu la nouvelle pantomime?

MADAME DE CATTENIÈRES

Oui.

LUCIENNE

Qu'est-ce que c'est ?

MADAME LONGUYON

Cécile vous va conter ça... Moi, je n'oserais jamais. Au revoir, mes chéries ; j'ai promis une valse au docteur La Belleuse...

LUCIENNE

Alors... à tout à l'heure... (*Madame Longuyon sort.*)

SCENE IX

LUCIENNE, MADAME DE CATTENIÈRES

MADAME DE CATTENIÈRES

Elle n'oserait jamais... Elle me fait rire.

LUCIENNE

N'est-ce pas? Alors, qu'est-ce que c'est ?

MADAME DE CATTENIÈRES

Ça ne peut pas se dire...

LUCIENNE

Bah ! Entre nous.

MADAME DE CATTENIÈRES

Vous voyez bien qu'on a été forcé d'en faire une pantomime... Si vous y allez, emportez un éventail de dentelle noire... On voit au travers et l'on n'est pas vue.

LUCIENNE

Beaucoup de succès, hein ?

MADAME DE CATTENIÈRES

On a dû donner des matinées.

LUCIENNE

Pour les familles...

MADAME DE CATTENIÈRES

Juste... Madame Longuyon y a conduit sa mère.

LUCIENNE

Qu'est-ce que j'ai eu, moi, tout à l'heure?... Vous ne l'avez pas pris en mauvaise part, au moins... Je sens combien j'ai été ridicule. (*Entre M. Bertry.*)

MADAME DE CATTENIÈRES

Oh !... ma chère belle ! Venez-vous danser ?

LUCIENNE

Oui.

BERTRY

Je désirerais te dire un mot, Lucienne...

LUCIENNE

Soit. (*Bas à madame de Cattenières, qu'elle va reconduire jusqu'à la porte.*) Je voulais vous demander quelque chose... (*Elle hésite.*) Bah ! pourquoi pas ?... Si vous voyez M. de Maucour, priez-le donc de venir causer avec moi, dès que mon père sera parti.

MADAME DE CATTENIÈRES

Comptez sur moi. (*Elle sort. Lucienne ferme la porte.*)

SCÈNE X

LUCIENNE, MONSIEUR BERTRY

BERTRY

Jean vient de m'apprendre ce qui s'est passé entre toi et lui. Vous allez vous réconcilier, n'est-ce pas, mon enfant ?

LUCIENNE, *très nerveuse.*

C'est lui qui t'envoie ?

BERTRY

Oui... Il s'excuse des paroles qui ont pu lui échapper...

LUCIENNE

Il se donne et il te donne une peine inutile.

BERTRY

Qu'as-tu l'intention de faire ?

LUCIENNE

On m'obligerait en me l'apprenant.

BERTRY

Tu nous rends tous malheureux autour de toi, Lucienne.

LUCIENNE

Qui est-ce donc que je rends malheureux ? Mon mari ? Je l'avais prévenu, avant notre mariage. Il savait à quoi il s'exposait en m'épousant : il a voulu tout de même jouer la partie : il l'a perdue. Tant pis. J'en souffre au moins autant que lui. Est-ce mon oncle ? Il se moque bien de ce qui peut arriver, et il est tout à la joie de sa nomination. Est-ce toi ? C'est possible, mais c'est justice.

BERTRY

Parce que ?

LUCIENNE

Parce que tout ce qui se passe, c'est ton œuvre.

BERTRY

Explique-toi.

LUCIENNE

Je ne le puis. C'est à toi de comprendre.

BERTRY

Je te prie de t'expliquer.

LUCIENNE

Je ne saurais le faire sans te manquer de respect.

BERTRY

N'ai-je pas été bon pour toi?

LUCIENNE

Trop.

BERTRY

C'est cela que tu me reproches?

LUCIENNE

Oui.

BERTRY

Je t'affirme que je ne te comprends pas.

LUCIENNE

Tu reconnais bien que je suis digne de quelque pitié, n'est-ce pas? Mon union avec Jean est brisée, mon bonheur est perdu. Qu'est-ce que je vais devenir maintenant?... Laisse-moi parler. La vie ordinaire et heureuse dans la médiocrité, le bonheur du foyer, le mari qu'on aime, l'enfant qu'on berce... je ne suis pas faite pour cela. Tout le monde me l'a dit, et Jean lui-même a fini par me le répéter. Ce que je te reproche, c'est de m'avoir donné une éducation qui m'a fait prendre en aversion le sort qui doit être le mien. Si tu m'avais laissée là où je suis née, je n'en souffrirais pas.

BERTRY

C'est donc de cela que tu me fais un crime?

LUCIENNE

C'est de cela que je souffre, et cela me vient de toi.

Sans cette éducation, je serais comme tant d'autres, inconsciente et heureuse.

BERTRY

Heureuse dans le mal.

LUCIENNE

Il ne saurait y avoir de mal où il n'y a pas de responsabilité.

BERTRY

Ma fille !

LUCIENNE

Hélas ! oui ! ta fille !... Tu as voulu m'élever jusqu'à toi ! Il fallait m'ignorer ; j'aurais été, non la fille de M. Bertry, mais tout simplement celle de Sophie Claret. Pourquoi m'as-tu reconnue ?

BERTRY, *sans élever la voix.*

Lucienne ! Pourquoi je t'ai reconnue ! Je vais te le dire, mon enfant. J'ai profondément aimé ta mère, qui fut ma compagne pendant quatre ans. Si c'est là une faute, pour excuse, je ne puis invoquer que ma jeunesse et mon besoin d'affection. Je n'ai rien à te dire sur la vie de ta mère avant qu'elle m'ait rencontré ; malheureusement, tu la connais. Lorsque tu vins au monde, je me crus lié à elle par des liens plus étroits. J'ai cru qu'un devoir nouveau m'incombait, celui de veiller sur toi et de te rendre la vie aussi douce que possible afin de me faire pardonner l'irrégularité de ta naissance. Ta mère tomba malade. Tu ne sauras ja-

mais combien elle t'a aimée. Les larmes qu'elle a versées à cause de toi, tu les ignoreras toujours.

LUCIENNE, *un peu radoucie.*

Pourquoi pleurait-elle à cause de moi ?

BERTRY

Parce qu'elle t'aimait et que ton avenir l'inquiétait. Son rêve, c'eût été de se sacrifier toute à toi. D'autres fois, elle se reprochait de t'avoir donné son nom dans le premier élan d'amour maternel, et elle en pleura souvent. (*Peu à peu la voix de Bertry s'altère.*) Lorsqu'elle sentit que la fin approchait, elle m'appela et me dit : « Il est bon que je meure, parce que je l'aurais gênée plus tard. »

LUCIENNE, *émue.*

Elle disait cela ?

BERTRY

Je te ferai voir une lettre qu'elle m'écrivit à ce sujet... C'est elle qui me supplia de te reconnaître... Moi, je l'ai fait, Lucienne, pour elle et pour toi. (*L'émotion l'empêche de parler un instant.*) La feuille de papier de l'état civil où était inscrite la déclaration par laquelle tu devenais ma fille, je la lui apportai le jour même qui devait être son dernier jour... Elle eut encore la force de lire et sa figure, que la souffrance et la maladie avaient ravagée, redevint belle et calme, et tout illuminée de joie ; deux larmes tombèrent du coin de ses yeux sur l'oreiller ; elle me dit merci !... Elle me

dit merci, Lucienne, et elle passa... Tu vois comme elle t'aimait.

LUCIENNE, *doucement, les mains jointes comme à elle-même.*

Maman ! (*Elle pleure en silence.*)

BERTRY, *sans regarder au ciel.*

Oh ! ma chérie ! Si elle pouvait t'entendre. (*Un temps. Il la relève.*) Dis-moi si tu trouves encore que j'ai eu tort ?

LUCIENNE

Je te demande pardon.

BERTRY

Si tu veux que je te pardonne tout à fait, tu te réconcilieras avec Jean.

LUCIENNE

Cela n'est pas possible. Jean l'a dit lui-même. Il y a des forces contre lesquelles on ne lutte pas.

BERTRY

Mais, je te connais bien, moi, je sais ce que tu es réellement ; tu te trompes sur toi-même, Lucienne.

LUCIENNE

Non. J'ai trop lu les livres du docteur Bertry et je l'ai trop écouté pour ne savoir à quoi m'en tenir... Je suis une savante, vois-tu ! Et puis... je crois bien que je n'ai jamais aimé que Paul de Maucour. C'est lui que j'aurais dû épouser.

BERTRY

Que vas-tu faire?

LUCIENNE

Je ne sais pas.

BERTRY

Quelle réponse vais-je donc rapporter à Jean? Puis-je lui dire d'espérer?

LUCIENNE

Si tu veux.

BERTRY

Mais tu m'aimes bien, moi?

LUCIENNE

Tiens, toi! (*Lucienne va l'embrasser. Il sort.*)

SCÈNE XI

LUCIENNE, PAUL. *Lucienne, après un instant de silence, aperçoit Paul qui entre.*

LUCIENNE

Le voici. Allons! ma vie va se décider.

PAUL

Eh bien, vous n'êtes pas venue, tantôt? N'avez-vous pas reçu ma lettre?

LUCIENNE

Si.

PAUL

Alors?

LUCIENNE

Vous pensiez donc que je viendrais?

PAUL

Oui, car je crois que vous m'aimez.

LUCIENNE

Vous le croyez ?

PAUL

N'est-ce pas vrai ?

LUCIENNE, *à voix basse.*

Si. (*Plus haut.*) Eh bien, c'est entendu, nous nous aimons. Parlez. (*Elle s'assied.*)

PAUL

Ah! qu'il m'est doux de vous l'entendre dire enfin! Voyez-vous, il était écrit que nous serions l'un à l'autre, et rien ne pouvait prévaloir contre cela. Vous serez, Lucienne, la plus chérie, la plus adorée. Pour n'en avoir pas été bénie, notre union n'en sera pas moins forte et douce, et ce mariage secret, que nous contracterons librement, sera plus que tout autre indestructible et délicieux. (*Il veut lui prendre la main.*)

LUCIENNE, *la retirant.*

Non.

PAUL

Pourquoi?

LUCIENNE

... Et... ce rêve que vous faites, de quelle façon le réaliserez-vous?

PAUL

Ce que je voudrais, mon amie, ce serait vous emporter dans mes bras, très loin, loin de ceux que nous connaissons, dans un pays perdu, ignoré, vous donner toute ma vie, en échange de toute la vôtre.

LUCIENNE

Vous feriez cela?

PAUL

Je voudrais pouvoir le faire.

LUCIENNE

... Ce qui vous en empêche, c'est?...

PAUL

Songez, ma chérie, aux douleurs que nous laisserions derrière nous... Je ne parle pas seulement de mes parents, mais des vôtres, d'Alice, de votre mari; je me demande si nous avons le droit de prendre un bonheur qui serait fait avec la souffrance de tant de gens qui ne nous ont causé aucun mal et pour lesquels notre fuite serait un affreux déchirement. Non. Aimons-nous, mais sans trop d'égoïsme.

LUCIENNE

Alors.

PAUL

Ne trouvez-vous pas que j'aie raison?

LUCIENNE

Si, si.

PAUL

Oh ! il m'en coûte assez, allez ! de renoncer à ce bonheur parfait, à cet abandon absolu... impossible, hélas !...

LUCIENNE

Impossible !

PAUL

J'ai cherché autre chose. Voici ce que j'ai trouvé.

LUCIENNE

Ah ! Voyons !

PAUL

Nous nous arrangerons quelque part à Paris, dans un quartier paisible, un petit nid perdu dans le feuillage et sous les fleurs... Ce sera chez nous... Nous nous y rencontrerons le plus souvent que nous pourrons... Et ce mystère, auquel nous serons contraints, sera une source de joies... Nous serons seuls à savoir que nous nous aimons. (*Lucienne se lève.*) N'est-ce pas, Lucienne, que nous serons très heureux ?

LUCIENNE

Peut-être... Avez-vous songé à quels mensonges incessants nous serions condamnés ?...

PAUL, *debout.*

Certes, et je le déplore autant que vous.

LUCIENNE

Cela ne serait rien ; il paraît que l'on s'y fait.

PAUL

Mais oui !

LUCIENNE

Pour nous donner ces rendez-vous, il faudra nous écrire... N'y a-t-il pas là un danger ? Nos absences à l'un et à l'autre éveilleront des soupçons ; on nous suivra...

PAUL

Il est certain que notre situation nouvelle, vis-à-vis de Jean, augmente les difficultés...

LUCIENNE

Comment ?

PAUL

S'il n'était pas porté à me soupçonner, maintenant ; si...

LUCIENNE

Si ?...

PAUL

Si vous-même, vous étiez en bons termes apparents avec lui... Nous aurions mille occasions de nous rencontrer...

LUCIENNE

Mais cela n'est pas...

PAUL

Il y aurait bien un moyen... seulement...

LUCIENNE

Allez donc ! allez donc, mon ami... Qu'est-ce qui vous retient ?...

PAUL

Je vous le déclare d'avance, il me coûterait beaucoup, beaucoup... mais...

LUCIENNE

Mais l'amour excuse tout.

PAUL, *allant vers elle.*

N'est-ce pas ? Eh bien ! voilà ce qui m'avait traversé l'esprit... Si nous pouvions l'un et l'autre nous réconcilier avec Jean, nous rentrerions dans la situation normale...

LUCIENNE

Situation normale est exquis...

PAUL, *flatté.*

Vous êtes trop bonne... Cela ne vous convient pas ?...

LUCIENNE

J'avoue qu'au premier abord, cela me choque un peu.

PAUL

Eh bien, je chercherai, je trouverai autre chose. L'essentiel, c'est que nous soyons, maintenant, certains l'un et l'autre de notre amour... Car vous m'aimez, n'est-ce pas ?...

LUCIENNE

Pouvez-vous en douter, après ce que nous venons de dire ?

PAUL

Laissez-moi vous regarder... (*Elle se lève, il la retient*) Jamais vous n'avez été aussi belle... (*Très bas et la prenant par la taille.*) Tu seras la maîtresse la plus adorable... (*Lucienne le regarde longuement.*)

LUCIENNE

Lâche ! Vous êtes un lâche, je vous dis ! A la fin, tout cela me blesse, me révolte, et je ne puis me contenir plus longtemps ! (*Tout à fait exaltée.*) Ah ! les choses, les ignobles choses que vous avez osé me proposer ! Me réconcilier avec Jean, vous réconcilier vous-même avec lui, votre ami, et lui voler sa femme... C'était cela que vous désiriez ! L'adultère qui peut s'excuser peut-être, celui qui lie jusqu'à la mort deux malheureux qui s'enfuient, vous n'en vouliez pas... Ce qu'il vous fallait, c'était l'intrigue banale, avec tous ses mensonges et ses hypocrisies... Eh bien, cherchez autre part... J'ai beau m'y appliquer de toutes mes forces, je ne peux pas... Je ne peux pas jouer ce rôle-là !... J'ai essayé... oui... Au reçu de votre lettre, je suis allée à votre rendez-vous... Je suis arrivée devant cette maison où vous m'attendiez, et tout d'un coup, j'ai eu la vision complète de l'abjection où j'allais me jeter... Je suis remontée dans le fiacre qui m'avait amenée, je suis revenue ici, et grâce à Dieu, si je connais la bassesse des mensonges d'avant le départ, j'ignore au moins la honte du retour.

PAUL

Alors, vous ne m'aimez pas?

LUCIENNE

Il faut bien croire que non, puisque, sous votre tutoiement, tout mon être s'est instinctivement révolté comme sous une souillure.

PAUL

Et vous ne croyez pas à mon amour?

LUCIENNE

Votre amour! Il m'écœure! Il m'écœure, votre amour fait de mensonges, de lâchetés, de saletés! Cet amour-là, je le reconnais : c'est un hommage dont j'ai été injuriée par d'autres depuis longtemps déjà... Je l'ai vu souvent, trop souvent, grâce aux promiscuités du bal, luire dans les yeux des hommes, et c'est le même que je viens de voir briller dans les vôtres...

PAUL, *animé, allant vers elle.*

Lucienne!

LUCIENNE

Oui, c'est le même, car vous vous ressemblez tous, et c'est toujours la même bouche crispée, les mêmes mains tremblantes, la même hypocrisie frôleuse, le même désir bestial et insultant!.. Ah! si chaque femme, si chaque jeune fille même, osait dire les ignominies dont on a voulu la rendre complice, osait répéter les inexprimables propositions qui lui ont été faites par des amis, par des jeunes, par des vieux, par des hommes

réputés vertueux et loyaux, et cela à deux pas du mari ou du pere, dont ils allaient serrer la main, au départ, après l'échec de leur tentative ! Ah ! les lâches que vous êtes tous, et qu'il vous faut de l'audace pour oser exalter cet amour avili par chacun de vous !... Allons, partez, n'est-ce pas ? partez !...

PAUL, *allant vers elle.*

Non. (*Un temps.*) Si vos amies, mesdames de Cattenières et Longuyon, vous entendaient, elles ne reconnaîtraient plus leur rieuse compagne de tout à l'heure... Lucienne... (*Il marche vers elle.*)

LUCIENNE

Laissez-moi.

PAUL

Non !

LUCIENNE, *appelant, poursuivie par Paul.*

Jean !

PAUL, *cherchant à lui mettre la main sur la bouche, très grave.*

Je vous aime.

LUCIENNE

Jean !

PAUL

Vous vous êtes jouée de moi, c'est assez.

LUCIENNE

Jean ! (*Jean paraît. Lucienne jette un grand cri de triomphe et va se jeter dans ses bras.*)

JEAN

Lucienne !

LUCIENNE

Défends-moi, Jean, défends-moi !... (*Un silence.*)

PAUL

Je suis à vos ordres, monsieur.

JEAN, *tenant toujours sa femme dans ses bras. Il est sous l'impression d'une très grande joie intérieure. Il répond à Paul avec un très haut et souriant mépris. A mi-voix :*

Mes ordres... c'est que tu t'en ailles... voilà tout... Je ne te hais point... Ma femme t'a chassé... va-t'en... c'est tout ce que j'exige de toi... Va-t'en !...

PAUL

Mais...

JEAN, *de même.*

Va-t'en ! (*Paul sort.*)

SCÈNE XII

LUCIENNE, JEAN

JEAN, *tenant toujours Lucienne dans ses bras*

Ma chère Lucienne.

LUCIENNE, *à elle-même, se dégageant un peu.*

Ah çà !... est-ce que je serais une honnête femme tout de même, moi ?

JEAN

Lucienne ! ma femme ! tu m'aimes ?

LUCIENNE

Je ne doute plus de moi, maintenant... Mais ce qu'ils ont dit, Jean... Et leur science?... (*On entend du bruit, des voix, derrière la porte de droite.*)

JEAN

La science... Qu'y a-t-il ?

LUCIENNE

Qu'est-ce qu'il y a donc? (*Un battant s'ouvre.*)

LA VOIX DE M. BERTRY, *au dehors.*

Par ici... Soulevez la tapisserie, dépêchez-vous.

LUCIENNE

Mon oncle! (*Entrent M. Bertry et un domestique soutenant chacun d'un côté le docteur Bertry, très pâle, pouvant à peine marcher.*)

SCÈNE XIII

LUCIENNE, JEAN, MONSIEUR BERTRY, LE DOCTEUR BERTRY, UN DOMESTIQUE, *puis* LE DOCTEUR RICHON.

M. BERTRY, *à Jean.*

Ce fauteuil... c'est cela. (*Au domestique.*) Baissez la tapisserie. (*Le domestique revient.*) Allez, on vous appellera.

LE DOCTEUR BERTRY, *au domestique qui allait sortir.*

Attendez... Dites... dites que ce n'est rien. (*Le domestique sort.*)

LUCIENNE

Envoyez chercher du secours...

LE DOCTEUR

Non! non! que personne ne sache, surtout!... Il me faut seulement respirer de l'air. (*Il déboutonne son gilet. Désordre. On voit ses bretelles. Lucienne, à sa droite, essaye de dénouer sa cravate. Elle ne va pas assez vite. Le docteur saisit son col de la main gauche et l'arrache. A son frère.*) Dis-moi... Est-ce qu'on m'a vu?

M. BERTRY

Non!

LE DOCTEUR

Comment cela s'est-il passé?...

M. BERTRY

Tu quittais le salon. Tu étais seul avec moi. Tu es devenu tout à coup affreusement pâle... Tu t'es retenu à moi pour ne pas tomber. Tu m'as dit : « Comme l'autre... subitement... comme l'autre, André! » Tu as presque perdu connaissance. J'ai appelé un domestique... nous t'avons amené ici. Voilà tout.

LUCIENNE

Que faut-il faire?

LE DOCTEUR

Ce qu'il faut faire ?... Si je le savais, ma pauvre enfant ! (*Avec une sorte de honte, à voix basse.*) Mais je n'en sais rien !... Tout ce que je puis, c'est attendre la prochaine crise, demain, dans huit jours... et ainsi de suite... jusqu'à celle qui m'emportera... Voilà des années, tu entends, des années que je souffre.

LUCIENNE

Des années ?

LE DOCTEUR

Oui, je le cachais à tous... J'avais honte de mes douleurs que je ne pouvais soulager... Je les cachais... par orgueil, tu comprends, par orgueil de savant... Maintenant, tu vois toute ma misère... tu vois la pauvre loque humaine que je suis... comme les autres, comme tous les autres, dans une épouvantable détresse en sentant la vie s'en aller de moi... Tout de même, on ne peut pas ne rien essayer... Peut-être d'autres savent-ils... Richon... appelez Richon !... Suppliez-le de faire quelque chose pour moi, de trouver... d'inventer... Non ! non !... (*A lui-même.*) Trouver, inventer... Me voilà aussi ridicule que mes malades !.. (*Très large.*) Ah ! si je croyais en Dieu, je me mettrais à genoux pour lui demander un miracle ! (*Il pleure. Après un temps.*) Mais je n'y crois pas ! Je ne crois même plus à la science... depuis longtemps...

JEAN, *à Lucienne.*

Tu entends, Lucienne, tu entends !...

LE DOCTEUR, *frappant à coups redoublés sur le bras du fauteuil.*

La science ! la science ! la science !... Ah ! ah !... On s'imagine savoir des millions de choses !... on veut formuler les lois de la vie... et l'on assiste, impuissant, à sa propre agonie !... Nous ne comprenons rien à tout ce qui se passe autour de nous, rien à ce qui se passe en nous... Pourquoi est-ce que je meurs ? La sclérose envahit les artères... Pourquoi ? Comment ? Qu'est-ce que la sclérose ?... Voulez-vous que je vous dise ? Nous ne savons rien, rien, rien !... nous n'avons rien trouvé... que des mots ! (*Un temps. Il se lève.*) Ce ne sera pas pour cette fois encore... Je vais mieux, maintenant... me voilà délivré.

M. BERTRY, *après un silence.*

Regarde ces enfants. Tu as failli causer leur malheur. Dis-leur donc que tes affirmations étaient hasardées ; dis-leur que nous avons tous en nous des énergies suffisantes pour combattre les tares héréditaires et que nul ne naît condamné par avance à tous les désespoirs.

LUCIENNE, *suppliante, avec la plus grande émotion.*

Oui ! oui ! dites qu'elles sont vaines, vos théories

désolantes; dites-le pour que je me sente délivrée de la fatalité qui pesait sur moi; pour que je me croie responsable et libre; dites-le, dites-le! pour que je sache que nous ne sommes pas dominés par la tyrannie des morts!

JEAN

Ne les répétez plus, vos maximes de désespoir! Je vous en supplie! je vous en supplie au nom de tous les malheureux sur lesquels pèse l'inquiétude d'une hérédité douteuse et qui, plus que les autres, ont besoin de confiance et de courage.

LE DOCTEUR, *après un long silence.*

Je n'ai rien à ajouter à ce que vous venez d'entendre... Mon... orgueil a failli vous perdre... Je vous demande pardon.

JEAN, *à Lucienne.*

Nous sommes libres, enfin! Me crois-tu? Je t'aime! me crois-tu?

LUCIENNE

Je t'aime et je te crois! Je t'aime et je te crois! (*Ils s'embrassent.*)

LA BELLEUSE, *paraissant.*

Mon cher maître... on vous attend pour votre lecture...

LE DOCTEUR, *se redressant, et reprenant son air du premier acte. — Un grand silence, puis désignant sa cravate de commandeur.*)

Je rajuste... ça... et j'y vais... Qu'est-ce que je vais leur dire ? (*Il sort en préparant son discours.*) Messieurs et chers collègues, la souveraineté de la science...

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

